

Fiction

Number 78, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (78), 14–42.

PLUS QUE LA VIE MÊME

Judith Cowan

Boréal, Montréal, 1999,
137 p. ; 17,95 \$

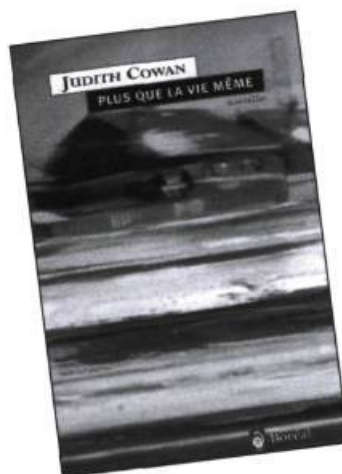
Une atmosphère d'insularité traverse ce premier recueil de Judith Cowan. Un climat enveloppant, trouble, émane en effet des six nouvelles qui composent *Plus que la vie même*. L'omniprésence du fleuve y est sans doute pour quelque chose. Bien qu'aucune des nouvelles n'ait pour cadre géographique une île, le lecteur circule dans ce recueil comme dans une île : tout lui est donné à voir d'un point de vue unique, celui du narrateur, et l'histoire se déroule lentement à partir de ce centre, par petites touches concentriques, jusqu'à ce que le lecteur soit plongé au cœur de chacun des drames qui s'y déploient. Dans la première nouvelle, un agent d'immeubles cherche à déjouer le vide qui hante sa vie en compagnie d'une inconnue qu'il emmène visiter une maison par une journée caniculaire de début d'été. Tout est ici prétexte pour échapper à l'ennui, à la chaleur suffocante, au caractère irrésolu de la vie de chacun des personnages. Ailleurs, une femme, échouée dans un bar au milieu de nulle part, ne demanderait pas mieux qu'être cette inconnue pour échapper à son tour à un même vide. Une autre assiste, impuissante, au suicide d'un homme dont on ne connaîtra jamais que la silhouette et la décision irrévocable. Les personnages de Judith Cowan sont le plus souvent impuissants à changer le cours des choses. À l'image d'insulaires qui ont exploré à fond leur île, ils connaissent chacune des anfractuosités qui délimitent les contours de leur existence. Tous ont de la mort une conscience aiguë. Sans doute est-ce ce qui donne une couleur si particulière à ce recueil.

Plus que la vie même est une réussite qui tient autant à la qualité de chacun des textes qu'à l'unité d'ensemble qui s'en dégage. Au déploiement narratif qui caractérise souvent la parution d'un premier recueil, Judith Cowan a privilégié une unité thématique et stylistique. Le recueil traduit une maîtrise de l'écriture et un sens marqué de la mise en scène de personnages. Quelques traits suffisent pour donner vie à un personnage et en dévoiler la fragilité, la vulnérabilité. Tout l'art de la nouvelle est là.

Jean-Paul Beaumier

ACCIDENTS DE PARCOURS
André MaroisLa courte échelle, Montréal,
1999, 158 p. ; 19,95 \$

Quand il est question de roman policier, souvent on s' imagine, à tort, qu'il s'agit d'un genre un peu monolithique dans lequel les auteurs ressassent inlassablement les mêmes formules : un meurtre, une enquête, la résolution par le fût de service, qu'il s'appelle Hercule Poirot ou Sherlock Holmes. Rien n'est plus faux. Le roman policier désigne une grande variété d'œuvres allant du roman de détection au roman dit noir, en passant par le *thriller* et le *suspense*, catégorie à laquelle on pourrait rattacher ce roman d'André Marois. Oublions la laideur de la couverture, ce récit tordu vaut largement le détour et mérite une place de choix parmi la trentaine de romans policiers québécois publiés dans la seule année 1999 (ce qui est probablement un record !). Par ailleurs, il m'est quasiment impossible de dire quoi que ce soit de l'intrigue sans risquer de vendre la mèche ou du moins de gâcher l'effet de surprise éventuel. Car



surprise il y a, et une fois n'est pas coutume, je suis tombé dans le piège machiavélique tendu par André Marois. Certes, le style n'est pas extraordinaire, il serait même plutôt banal. Les personnages ont peu de consistance et, à la vérité, rendu à la fin de la première partie, j'étais toujours perplexe et intrigué. Perplexe, parce que je me demandais où tout ça pouvait bien mener, intrigué, parce que l'écrivain avait suffi-

samment semé d'éléments insolites, dérangeants et mystérieux pour que je souhaite en savoir plus, coûte que coûte ! C'est dans la deuxième partie que le lecteur va découvrir, avec les tenants et aboutissants de l'histoire, un vrai polar dans la tradition du roman à suspense tel que l'ont pratiqué le duo Boileau-Narcejac ou Ruth Rendell. Dans ce type de récit, il n'y a généralement ni flics, ni enquêtes, ni « privé » buveur de scotch et amateur de belles filles. Non, tout est dans la tête, dans les motivations tordues des personnages dont les desseins criminels cherchent à se réaliser dans des mises en scène diaboliques. Le bouquin refermé, à la réflexion, on trouve tout ça passablement invraisemblable et tiré par les cheveux... mais on a passé un fort bon moment.

Norbert Spohner

UN VENT SE LÈVE QUI ÉPARPILLE
Jean Marc Dalpé
Prise de parole, Sudbury,
1999, 189 p. ; 19 \$

Le premier roman de Jean Marc Dalpé, dramaturge franco-ontarien connu pour mettre en scène des laissés-pour-compte, s'ouvre sur une mise en joue. Qui vise quoi ? Dès les premières lignes, l'écrivain nous entraîne dans un corps à corps avec la langue. Cette histoire écrite d'un seul souffle, presque crachée, d'une urgence absolue, nous happe pour nous planter dans le nord de l'Ontario, au beau milieu de tragédies qu'on n' imagine jamais si grandes parce que trop loin du monde dit civilisé.

Tragédie de Marcel, emprisonné pour avoir tiré Joseph, l'oncle et père adoptif de Marie dont il était devenu l'amant. Celle que Marcel aimait secrètement est maintenant enceinte. Alors il tire, ou croit tirer. Parce que tout est flou ; pendant dix ans, tout est affaire de mémoire, « sauf qu'une bonne partie de ce qu'il croit se souvenir est inventée ». Inventé, le désir de Joseph pour Marie qui vit sans vivre,

comme morte à elle-même ? On pourrait croire que oui, parce qu'après la mort de Joseph, Marie continue d'habiter avec sa femme, la tante Rose, que l'inceste a conduite au bord de la folie. Une nuit, Rose tente de se noyer, mais trop pleine de colère pour accepter la mort, elle se tire de l'eau glacée, venant mourir échouée sur un banc de neige. Marie continue d'habiter la maison avec Méo, un enfant dressé comme un chien, remarque le curé de la paroisse.

Dix ans après le meurtre, Marcel sort de prison. Marie vend la terre dont elle a hérité. Ils achètent un garage à trente minutes de là. Comment y sera la vie ? Jean Marc Dalpé baisse son arme. Il a fait vivre un monde habité d'êtres déchirés, a fait entendre leurs cris silencieux. À nous d'être des lecteurs à la hauteur de ce qu'il a écrit.

Johanne Jarry

L'ESCLAVE

Micheline Bail

Libre Expression, Montréal,
1999, 389 p. ; 24,95 \$

Consciente de détenir un sujet inédit, ou presque, en littérature québécoise, Micheline Bail s'est soigneusement documentée sur l'esclavage au Canada. Son roman historique exploite le cas authentique de Marie-Joseph-Angélique, une jeune Noire africaine qui, peu portée à la docilité, multiplie les gestes rebelles. Un jour, l'esclave est accusée d'avoir provoqué un incendie dans le but de camoufler sa fuite avec un coureur des bois : on la pend au terme d'un procès brutal.

En avant-propos, Micheline Bail identifie la vingtaine d'historiens qu'elle a consultés pour la rédaction de son roman. Au total, celui-ci met en scène plus d'une dizaine de personnages réels. L'auteure dit aussi avoir procédé à « une étude serrée » du « manuscrit du procès intenté en juin 1734 » contre Angélique. *L'esclave* parvient ainsi à reconstituer avec force détails un pan de l'histoire de la

Nouvelle-France (1727-1734) et à faire revivre une institution dont l'historien Marcel Trudel s'est fait le spécialiste. Le livre s'approche même parfois de la chronique tant sont nombreuses et exactes les références aux dirigeants civils et religieux de l'époque et tant sont reproduits avec vraisemblance les us et coutumes du temps concernant l'administration de la justice, les relations entre Blancs et Amérindiens, les rivalités entre marchands de fourrures, les rapports d'autorité entre maîtres et subalternes... Sont également recréées, de façon généralement toute naturelle, une foule d'habitudes sociales, langagières, éducatives, disciplinaires, vestimentaires, mobilières, architecturales, artisanales, culinaires, vulnérables, locomotives, industrielles (les Forges du Saint-Maurice), sexuelles... Le narrateur se double en fait d'un véritable informateur, au sens ethnologique du terme.

Malgré quelques longueurs et répétitions, notamment dans le récit du procès, *L'esclave* emporte allégrement l'adhésion du lecteur. Il est à souhaiter qu'il suscite au Québec des épigones aussi compétents.

Jean-Guy Hudon

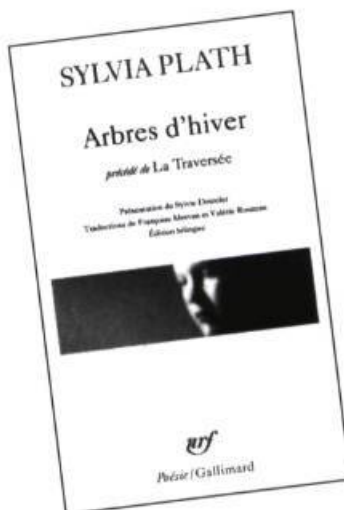
ARBRES D'HIVER PRÉCÉDÉ DE LA TRAVERSÉE

Sylvia Plath

Gallimard, Paris, 1999,
281 p. ; 16,95 \$

On sort de la lecture des poèmes de Sylvia Plath séduit et terrorisé. Les mots ne mentent pas dans cette poésie incisive, cruelle, nourrie des aspects irréfutables de la vie que sont la douleur, la peur, la mort. Sylvia Plath retrace ses émotions avec lucidité. « Les étoiles clignotent comme des chiffres terribles », écrit-elle.

Auteure d'un unique roman, *La cloche de détresse* (traduit en français et publié chez Denoël en 1972), Sylvia Plath est née dans la région de Boston en 1932. Elle se donna la mort, à Londres, en



décembre 1962, dans la maison du poète irlandais Yeats, qu'elle habitait depuis deux mois, après sa séparation d'avec le poète anglais Ted Hughes. Destin tragique. Œuvre en miroir. Cris et déchirures. Les poèmes de Sylvia Plath sont intensément autobiographiques. La poète y témoigne de ses combats pour vivre et comprendre ce qui l'engouffrera définitivement. Elle écrit : « Ces poèmes ne vivent pas : c'est un triste diagnostic ». La faille était là dès l'enfance, depuis la mort du père qui lui aussi s'était suicidé. De cette expérience, Sylvia gardera les traces sombres, le caractère absolu.

Dans *La traversée* comme dans *Arbres d'hiver*, Sylvia Plath écrit une poésie de l'implacable, grinçante, parfois accentuée de griffures plus légères notant que « la ville fond comme du sucre ». On reste figé devant ces descriptions réalistes voisinant avec des rêveries fantaisistes. « Dans le miroir leurs doubles les soutiennent. » Ce qui habite cette poésie, c'est la vision étrange d'un désir effréné de vie, rongé par une irrépressible attraction vers la mort. « Chaque matin c'est son visage qui remplace l'obscurité. » L'univers poétique de Sylvia Plath est celui de l'encerclement. On y entre à nos risques, les images nous restent en mémoire, fortes et percutantes. Et on reçoit cette poésie chirurgicale en se disant : « Le feu la rend précieuse, / Le même feu toujours ».

Claude Beausoleil

MUSÉE DE L'OS ET DE L'EAU

Nicole Brossard

Le Noroît/Cadex, Saint-Hippolyte/Saussines, 1999,
126 p. ; 18,95 \$

AU PRÉSENT DES VEINES

Nicole Brossard

Le Noroît, Saint-Hippolyte,
1999, 135 p. ; 15 \$

Ma vision de l'œuvre, fidèle et tenace, de Nicole Brossard : le frémissement du plus intime dans le monde. *Musée de l'os et de l'eau* donne encore la mesure du pouls universel tel qu'il sourd de la charpente humaine pour scander les jours et les nuits de la vie.

Accompagné par les émouvantes gravures de Catherine Farish, chaque vers de cette marche – parfois course, parfois repos – à travers l'histoire d'une femme examine soit les corps, soit les têtes des os jonchant les fibres de la langue, s'arrête aux cartilages articulaires, tâte les périostes, traverse délicatement les foramens pour rejoindre la moelle et les artères nourricières gorgées de beau sang frais. Ce voyage entrepris, l'ensemble devient plus accessible, proche. C'est que le squelette, n'étant pas simple collection de particules, musée de poussières, mais bien mouvement ondulatoire où l'on déambule à travers les installations du mouvement perpétuel, matières holographiques, s'offre alors comme crue.

Les propriétés physiques des os sont bien connues : rigidité, solidité, légèreté, flexibilité et élasticité. Le sont moins leurs qualités d'âme : mots, battements, rythme, désir, temps, don de la mobilité issue du corps, impermanence absolue : « à cause du corps le sens de la vie / change constamment vertige ». En appréciant le vent de la chair, je sens donc clairement comment chaque partie de l'être, visible ou invisible, associée à un os, peut maintenant s'énoncer dans la prononciation graphique d'une sagesse fougueuse inscrite dans la mémoire génétique et transformationnelle : doigts, cuisses,

tête, lèvres, poignets, dos, joues ou voix s'épousent dans la fluidité. Les objets du monde, les paysages, les lieux, Dublin ou Key West, la rue Ontario ou Lee Miller, Madrid ou Virginia Woolf, Dresde ou Jorge Luis Borges, Palerme ou San Cristobal de Las Casas. De tous ces éblouissements, Nicole témoigne, présente aux résonances du corps puisque « tout va si soudainement du sexe au cortex ». Dans la parcimonie du verbe, le déploiement du silence, l'espace de chaque phrase convoque un message de sagesse. À preuve, ce très grand poème : « Soleil et somme folle de silence / afin d'épier les grands deuils / les cicatrices leurs lueurs fixes plantées / dans le temps comme des insectes / obstinément tournées vers la mer ». Nous sommes au cœur de l'humanité, là où la souffrance initie la vision de la joie, la puissance de la relation. De massive qu'elle était au début du recueil, la force des os devient plus douce, tonifiante, aquatique.

Si le corps a pu un moment s'accélérer pour devenir pur Web, il n'a cependant jamais abandonné la nécessité d'exister par ses sens. Ce n'est donc pas l'abstraction de la forme qui guide Nicole Brossard, même si elle a un moment, à l'époque du *Centre blanc*, pu pencher de ce côté. Toujours, chez elle ainsi que chez tout poète, l'émotion culmine, exposant la peau nue, concrète, qu'on peut toucher. Reprenant la leçon du mouvement (« à chaque mot je cède / à la très grande eau du vertige »), *Au présent des veines* expose le calme, la vitesse, l'éclair et l'énergie orgastique avec une modestie d'expression digne de la plus haute humilité. Ce livre de prières, de précarités, permet de dépasser la perception de notre corps, notre véhicule jusqu'à la mort. Pour cela, il faut sans doute commencer

par orienter notre écoute vers la nourriture originelle (« les sons [...] mamelons »), manière de prendre acte de l'importance d'« avoir lieu toute une vie / dans sa langue maternelle ».

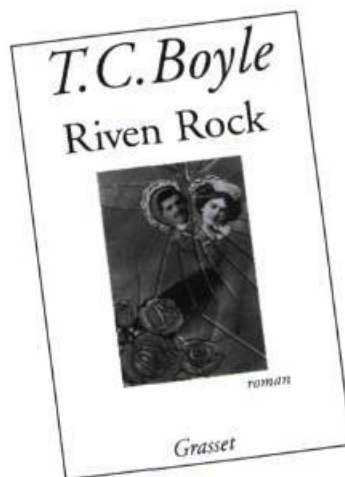
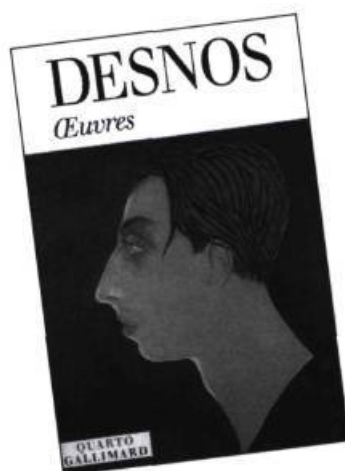
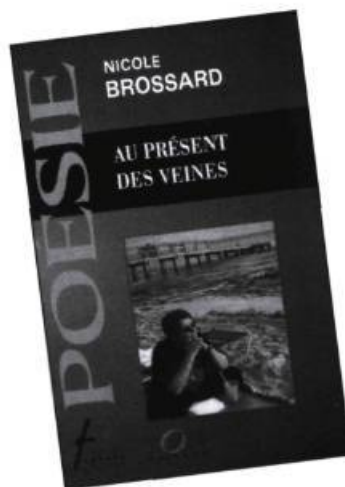
Peu importe à quelle section on s'arrête, nous traversons un monde de sensations agiles, ardentes, violentes de bonté. Par moments, c'est la sensualité qui s'imprime (« Quotidien neige et sud ») alors qu'à d'autres, c'est la douleur (« La subjectivité des lionnes »). Mais toujours, en quelque terre des « mots amovibles » que la poète aborde, le pouls ancestral vibre en nous, appel de lenteur. Lire Nicole Brossard devient alors comme regarder les effluves d'encens se perdre dans l'écume de mer pour retrouver la matrice de l'univers.

Michel Peterson

RIVEN ROCK
T. C. Boyle
Trad. de l'américain
par Robert Pépin
Grasset, Paris, 1999,
491 p. ; 39,95 \$

T. C. Boyle a le don – et surtout la patience – de nous faire pénétrer dans des univers étrangers. Contrairement à ce que pourrait laisser entendre le titre de *Riven Rock*, ce n'est pas à une aventure géographique qu'il nous convie, mais plutôt à une exploration d'un continent noir, celui de la maladie mentale et celui, parfois encore plus incompréhensible, de l'attachement humain.

L'histoire est fascinante. Stanley McCormick tombe follement amoureux de Katherine Dexter et l'épouse en 1904. Elle est la première docteure en science du M.I.T. ; il est l'héritier de l'inventeur de la moissonneuse-batteuse. L'avenir semble leur appartenir ; il ne sera pourtant



Rock. Le défilé des médecins, psychanalystes et aliénistes de tous poils, nous fait vivre en raccourci l'histoire de la psychiatrie avant les grandes découvertes de sa pharmacopée contemporaine.

Encore plus intéressante est la foi inébranlable de cette épouse qui tentera pendant si longtemps de rejoindre le mari aimé, espérant follement de ses apparentes rémissions tout en s'engageant progressivement dans le combat féministe. Les solidarités féminines ne compenseront cependant jamais cette perte amoureuse. D'autres personnages évoluent dans cet univers trouble et contribuent au réalisme et à la densité du roman, ainsi l'infirmier de Stanley McCormick dont la vie amoureuse n'est pas de tout repos.

Voilà un roman captivant, construit à partir d'une recherche très intéressante. On frémit en constatant l'énorme chemin parcouru au cours du dernier siècle en vue de mieux comprendre et soigner la maladie mentale. Et même si tout l'amour du monde ne peut vaincre les démons, on se dit que ce pauvre Stanley a malgré tout été aimé au-delà de ce qu'il était humain d'espérer.

Denise Pelletier

ŒUVRES
Robert Desnos
Gallimard, Paris, 1999,
1 395 p. ; 49,50 \$

Dans son premier *Manifeste*, André Breton disait de Robert Desnos : « Il est celui d'entre nous qui, peut-être, s'est le plus approché de la vérité surréaliste. » De fait, Robert Desnos apparaît aussi indispensable au mouvement surréaliste que celui-ci a favorisé l'émergence de son talent ; sans sa contribution, par exemple, à ce que Louis Aragon devait appeler « la période floue » (vers 1922-1923), ce serait tout un pan du surréalisme qui aurait vraisemblablement avorté.

Surréaliste particulièrement inspiré, écrivain protéiforme, amoureux écorché vif qui n'aura de cesse d'explorer le

qu'une tragédie pathétique. En effet, le jeune McCormick est issu d'une famille où la maladie mentale s'est taillé une solide place et il se verra lui-même glisser avec effroi dans le mal.

Toute innocence malgré sa formation scientifique, Katherine s'obstinera à espérer l'impossible pendant des décennies. Elle fera en sorte que son mari reçoive les meilleurs traitements de l'époque dans son manoir de Riven

langage poétique en accord avec l'amour et l'érotisme, Robert Desnos a tour à tour publié des poèmes, des romans, des reportages journalistiques, des critiques d'art, des critiques littéraires ou cinématographiques ; produit des scénarios, des chansons, des créations et des émissions radiophoniques ; rédigé un récit de voyage, des pages de journal... Une publication récente, qui réunit en un seul volume les œuvres complètes de Desnos, nous fait prendre plus proprement conscience de cette diversité d'écriture. L'édition d'*Œuvres* est établie et présentée par Marie-Claire Dumas, qui travaille sur Desnos depuis une vingtaine d'années. Les textes du poète sont présentés chronologiquement (jusqu'en 1945, date de la mort prématurée de l'écrivain) ; l'édition respecte ici la date de publication des ouvrages, à quoi s'ajoutent les publications posthumes, des textes publiés en revue depuis longtemps introuvables et certains inédits, tous intégrés suivant leur date de rédaction. Par ailleurs, Marie-Claire Dumas introduit brièvement, sans alourdir les textes auxquels elle laisse toute la place, chaque période de production au moyen d'indications factuelles qui contextualisent efficacement les textes. Une iconographie abondante aère l'ensemble.

Occasion idéale, donc, pour découvrir une figure majeure du surréalisme, à laquelle André Breton, Louis Aragon et Paul Éluard ont sans doute fait

un peu trop d'ombre, en bonne partie en raison des circonstances socio-historiques : tandis que Robert Desnos meurt en déportation en 1945, Aragon et Éluard publient une poésie de la résistance qui du jour au lendemain en fait les premiers poètes de la France... Reste à souhaiter une pareille publication qui réhabiliterait un autre surréaliste, Benjamin Péret, figure de premier plan trop négligée.

François Ouellet

**VERSICULETS ET
TEXTICULES
ÉPIGRAMMES,
MADRIGaux...
CINQ SIÈCLES
DE POÉSIES FUGITIVES**
Claude Gagnière
Robert Laffont, Paris, 1999,
500 p. ; 36,95 \$

Il fut un temps, assez long, où le partage de textes à peine plus étendus qu'un quatrain constituait une activité sociale aussi répandue que le coup de téléphone ou le 5 à 7 d'aujourd'hui. Fouinant dans la poésie française de la Renaissance à aujourd'hui, Claude Gagnière exhume une série de traits témoignant d'une culture de la parole qui nous semble déjà bien loin.

La compilation recense trois types de pièces : d'abord les épigrammes cruelles, ensuite des madrigaux, plus tendres, et enfin des « fantaisies », vers ludiques accordés à des circonstances très diverses. Il ne s'agit cependant pas d'un dic-



tionnaire. L'auteur regroupe les morceaux selon une liste alphabétique de thèmes, entourant chacun d'une introduction et d'un commentaire à saveur historique, où la délectation esthétique et le plaisir de l'anecdote sont de mise. Le volume échappe ainsi à la futilité d'une simple anthologie, car en nous rendant sensibles au contexte d'émergence de ces petites attaques ou caresses il nous offre en partage une étonnante étude de mœurs.

Ainsi, à la rubrique « Foutre ! », Claude Gagnière prend d'abord soin de nous entretenir de l'utilisation des jurons dans la société d'autrefois, en ne manquant pas de citer quelques occurrences cocasses. Par ailleurs, la rubrique « Pucelage » nous en apprend long sur l'appétit sexuel d'Henri IV qui, à peine quelques semaines après la mort de sa femme, déboursa cent mille écus et quelques territoires pour une jeune vierge.

Comme il fallait s'y attendre, ce « temps où l'on savait se venger d'un bon mot par un autre bon mot » est surtout représenté par les XVII^e et XVIII^e siècles. On traque toutefois des relents de la tradition jusqu'au siècle d'Apollinaire et de Mallarmé. Une « fantaisie » de ce dernier a d'ailleurs fait naître l'art postal : rédiger le nom et l'adresse de certains destinataires de ses lettres sous forme de quatrain !

À parcourir dans le désordre cet ouvrage, on en vient à se laisser prendre au plaisir des mots entretenu par Claude Gagnière, qui a réussi un bel équilibre entre la légèreté du sujet et la rigueur, l'intérêt des observations.

Thierry Bissonnette

CALENDRIER DU SUD
Frédéric Jacques Temple
Autres Temps, Marseille,
1998, non paginé

AUTRE SUD, n° 5
FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE
COLLECTIF
Marseille, juin 1999, 158 p.

Originaire comme Francis Ponge de Montpellier, Frédéric Jacques Temple est un écrivain ballotté entre le souffle sidéral des contrées magnétiques et la moiteur de sa lymphe, la vigueur de son feu. Il a, assure Jean-Max Tixier dans la présentation du dossier que lui consacre la revue *Autre Sud*, la chair spacieuse et la plume ample : Frédéric Jacques Temple « est un tendre ». Je

Lire
*pour faire durer
l'instant*
L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS



Roland BOURNEUF
Le traversier
Nouvelles, 141 pages ; 17,95 \$

Sylvie MASSICOTTE
Le cri des coquillages
Nouvelles, 123 pages ; 16,95 \$

Nouvelles françaises du XVII^e siècle
Anthologie rassemblée et présentée par
Frédéric Charbonneau et Réal Ouellet
POCHE, 300 pages ; 17,95 \$



parlerais pour ma part de l'effusion tenace des baleines criant la blessure de la terre et des cieux dans l'écho des eaux.

Si son œuvre (dont on peut lire l'essentiel dans une *Anthologie personnelle*, publiée chez Actes Sud en 1989) chante bien sûr les paysages de son Languedoc, elle découvre aussi les déserts intérieurs diffractant les appels émus dans la nuit. Que l'on s'arrête d'ailleurs à ce divin « Nocturne » publié dans le dossier, et l'on saura la puissance de ce que donne à voir la lune : « tapis de laine où vont chantant / les hordes après l'étraque / sur les sombres foulées des bisons, / et les femmes dormeuses / éveillées / sentent venir les viandes fraîches / et les fêtes viriles ». Sent-on assez les prémonitoires vibrations des vivantes et claires ténèbres de la danse ? Toujours, des femmes accueillent, chuchotent, chaudes de leurs ventres sanguins, multiples de leur savoir ancestral. Sont-ce elles qui résonnent lorsque, dans *Calendrier du Sud*, temps, climats et saisons se rencontrent dans la nature de l'écriture, végétation que sanctifie chaque signe précautionneusement tracé : « Septembre » : « Odeur de femmina / des figues mûres. / La vague d'équinoxe/inonde d'iode / la vendange » ? Il y a là davantage qu'une simple récolte ; il y a un éternel voyage, une route à prendre, inaltérable. Le futur et la joie de l'espèce, soucieuse d'enfanter dans la compassion de sa lutte.

Si Frédéric Jacques Temple nous écoute des Laurentides ou du Minas Gerais, s'il voit des mollusques et nous présente son grand-père, c'est parce qu'il s'éprouve (on pense à Cendrars...) voyageur de racines, éternel *transplanté* : « Où me trouver, à supposer que j'en sois désireux ? Je suis, confie-t-il dans un entretien accordé à Jacques Lovichi, en

effet, de ce lieu perdu ou imaginé par l'homme, le *paradisos*, que nous sommes beaucoup à traîner comme une casserole » (*Autre Sud*). On comprend pourquoi Alain Borer le dessine en Achab : pour murmurer le soleil habitant ses chansons.

Frédéric Jacques Temple, je te salue, au nom de demain ! Tu célèbres ce que tant de nous désirent sans savoir le nommer. Une nuit, sur la mer, nous nous retrouverons, absents de haine.

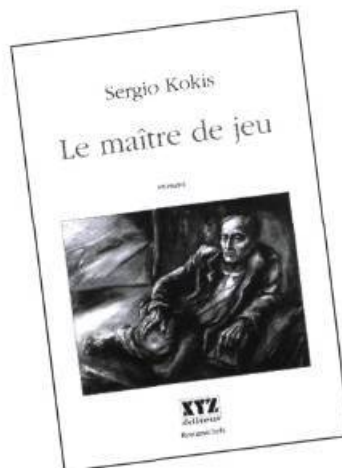
Michel Peterson

LE MAÎTRE DE JEU

Sergio Kokis
XYZ, Montréal, 1999,
259 p. ; 22,95 \$

La morale n'est guère à la mode dans la littérature d'aujourd'hui, pas plus que dans la presse ou ailleurs sur la place publique. Quelques débats dits « de société » en parlent à l'occasion, mais vite fait, entre deux nouvelles percutantes et à un rythme qui ne se prête guère à la réflexion. Or la morale souffre des contraintes de temps, elle n'aime pas la vitesse et la bousculade, ce qui explique certainement son imparable évacuation. Tout à fait à contre-courant de ce mouvement, voilà que nous arrive, comme une évocation du passé mais dans une forme résolument moderne, le dernier roman de Sergio Kokis. Un roman où le temps, pour une fois, ne manque pas.

Dans *Le maître de jeu*, l'auteur du *Pavillon des miroirs* et d'*Errances* – et de quelques autres romans et essais tous aussi denses et riches de jeu et de réflexion – propose, contrairement à son habitude, une histoire simple, arrêtée dans le temps, pratiquement dénuée d'intrigue et limitée à de longs et subtils dialogues. D'où d'ailleurs tout l'intérêt du livre. Il faut voir la perplexité,



puis la curiosité, l'envie, l'irritation et toute la gamme de sentiments qui s'emparent de l'ex-professeur de théologie dans ses conversations avec Dieu, qui lui rend visite chez lui et qui affectionne particulièrement le whisky, les cigarettes et les jolies femmes. Il faut voir surtout l'art avec lequel Sergio Kokis peut, à partir d'une boutade, d'une provocation, voire d'une invraisemblance, mener son lecteur sur un terrain beaucoup plus sérieux et fertile. Entre Ivan et Lucien (Dieu), ce dernier n'étant en fait qu'une espèce d'alter ego de l'autre, puis entre Ivan et Tiago, rescapé de la dictature brésilienne, et enfin entre Ivan et une jeune femme, dont on ne tardera pas à mettre l'existence même en doute, se tissent des liens abstraits, mais aussi incontournables et sans pitié, comme si la légèreté ne pouvait qu'alterner avec la densité, comme si rien n'était libre et gratuit et que toujours le destin se devait de se rappeler à nous, sous une forme ou sous une autre, comme si les choses, les gestes, les sentiments n'existaient jamais isolément et avaient toujours un sens au-delà de l'ici et du maintenant, un lien avec la marche du monde. Comme si, surtout, rien, même pas le plaisir immédiat, ne pouvait exister hors de la morale.

Sergio Kokis a écrit un roman qui met en scène un théologien à qui Dieu rend visite, mais son roman n'est en rien mystique. Ce n'est manifestement pas le Dieu tout-puissant qui l'intéresse, ni

l'au-delà, ni même le questionnement sur la destinée humaine. Plutôt, à en juger par la façon magistrale avec laquelle il passe de la provocation à la réflexion, du badinage à l'éthique, du cynisme à la sympathie, du paradoxe à la dénonciation, son objectif paraît être tout autre : le pouvoir des hommes sur les hommes, le rêve et le jeu comme façon d'affronter la réalité, le plaisir et la compassion – serait-ce là la dialectique de l'éthique moderne ? – comme moteur bicéphale de la liberté. Et en ceci Sergio Kokis reflète sans équivoque, sur le plan littéraire à tout le moins, ses racines latino-américaines.

Louis Jolicœur

ROULEAUX DE PRINTEMPS

Patrice Desbiens
Prise de parole, Sudbury,
1999, 95 p. ; 12 \$

Après *L'effet de la pluie poussée par le vent sur les bâtiments* (Lancôt, 1999), Patrice Desbiens récidive avec une poésie qui nous parle encore du vide de l'existence dans une langue simple et d'une qualité littéraire indéniable.

Ces textes nous révèlent toujours un quotidien à la limite de l'insignifiance et du tolérable, mais porteur cependant d'une dimension qui le transcende. Si une personne peut, parfois, se sentir « aussi impuissante et / silencieuse qu'un / téléphone / débranché », il n'en demeure pas moins que, curieusement, nous sommes – peut-être malgré nous – habités par la vie. C'est comme si nous ne pouvions l'éviter... Patrice Desbiens nous dit : « Quelque chose dans l'air / fait que je suis en vie. » Mais le vide se fait tout de même omniprésent dans l'univers de notre poète franco-ontarien, un vide rempli de rage et de douleur pouvant briser l'être. Finalement, comme dans ses autres œuvres, c'est constamment l'acte d'écrire qui soutient avec fragilité notre présence au monde.

Gilles Côté

MORGANE

Michel Rio
Seuil, Paris, 1999,
195 p. ; 29,95 \$

Il n'est sans doute pas fortuit, et rien ne l'est dans cette œuvre aussi foisonnante qu'étonnante qui se prête à une lecture plurielle, qu'après avoir revisité le mythe de Merlin, dont la figure tutélaire incarne à elle seule la justice, l'harmonie et une foi inébranlable en un monde meilleur, Michel Rio nous en livre l'envers dans le dernier roman qu'il vient de faire paraître, *Morgane*, la fin de ce siècle se prêtant davantage à une vision hypothéquée de l'avenir qu'à une représentation idéalisée du rêve de l'homme. Car la fée bienveillante ne croit ni à dieu ni à diable, mais uniquement en son propre pouvoir, et en cela elle se sait redevable à Merlin et à ses enseignements.

Morgane, c'est à la fois la désolation et le refus obstiné de croire en la venue d'un monde meilleur, dont Arthur et la Table ronde représentent les symboles les plus signifiants, et cette envie folle de détruire l'espace même dans lequel le rêve pourrait à nouveau se déployer. À quoi bon rêver d'un tel monde dès lors que nul ne peut échapper aux lois qui régissent la finalité même de toute existence. « Que m'importe, à moi, que l'homme dure ?, dit-elle avec colère. Ce qui compte est moi, et non l'homme. Je le déteste. C'est un esclave qui se résigne à son sort, acceptant pour se rassurer toutes les sottises sur l'éternité que lui servent les illuminés et les charlatans. »

À l'opposé d'Arthur, Morgane refuse toute forme de compromission. Ainsi faut-il comprendre les paroles qu'il prononce à son propos : « Morgane est le chaos, dit Arthur à Merlin. Un chaos où s'anéantit toute finalité, où le bâtisseur méticuleux et

acharné qui a reçu en héritage ce souci impérieux du but se perd avec délices. [...] Elle est le présent absolu qui ronge le fragile devenir. » Alors que Merlin s'acharne sans relâche à « construire avec son esprit et ses mains un rempart contre le froid et la nuit, un édifice dans le vide », à rêver de la permanence de l'âme, de l'immortalité, Morgane incarne le refus de croire à un tel rêve. Plus, son intelligence ne peut le supporter. Et c'est sans doute dans le creuset même de la conscience, où l'enchantement et la fée ne font plus qu'un, que ce roman prend toute sa signification.

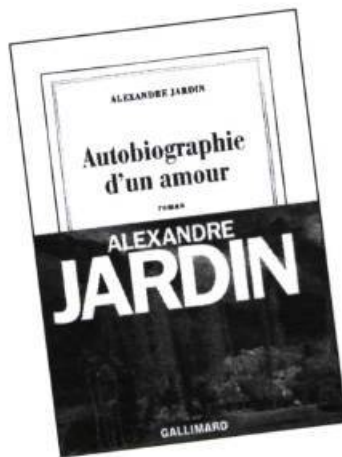
Jean-Paul Beaumier

LE SOLEIL

Pierre Gélinas
Triptyque, Montréal, 1999,
202 p. ; 22 \$

Après *La neige* (1996) et avant *Le fleuve*, qui est à paraître « sous peu » (quatrième de couverture), *Le soleil* est le volet médian de la trilogie romanesque de Pierre Gélinas intitulée *Saisons*. Il raconte les aventures et les mésaventures de « l'Alliance nationale populaire », un mouvement dirigé par Allen Sauriol et une équipe d'amis attirés par l'ordre et la justice. Après un putsch raté, et une année de prison, les dirigeants parviennent, lors d'élections en pleine canicule, à devenir une minorité politique avec laquelle doit composer le gouvernement.

Le soleil apparaît à plus d'un endroit comme le prétexte à des propos moralisants sur le pseudo-pouvoir de l'information, les « pitreries » des médias, l'administration bancal de la justice, les collusions partisans, le racisme, le « cirque » des élections, le « labyrinthe de la bureaucratie »... On y discute aussi de l'improbabilité de la résurrection du Christ et du sort qui attend



le plantain, l'amarante vulgaire et la célosie. Un Italien cite Pétrarque dans le texte. Mais Sauriol, qui lit Thucydide, Tacite, Xénophon, Tite-Live, Marc Aurèle, Sénèque et *tutti quanti*, reste maître de lui-même et de la situation... Le récit, lui, a tendance à mourir étouffé sous le « message » pessimiste et la réflexion morose du narrateur.

Insuffisamment autonome, parce que fréquemment rivée à des considérations axiologiques, l'intrigue fait également appel à des événements contemporains que l'on reconnaît sans peine (la bavure d'un policier abattant un jeune Noir – l'action se passe de toute évidence à Montréal – et l'évanouissement d'une animatrice de télé au cours d'un débat des chefs, par exemple). Mais en même temps le récit laisse dans un clair-obscur un peu gênant des éléments diégétiques récurrents (par exemple l'action suspecte du protagoniste Rolland Rivard et la « lettre d'Allemagne » non décachetée par son destinataire qui se suicide).

Ce roman incertain n'est certes pas dénué d'intérêt littéraire, notamment par ses nombreuses descriptions où affluent la richesse lexicale poétique d'un écrivain expérimenté. Mais le moraliste y prend un peu trop le pas sur le romancier.

Jean-Guy Hudon

AUTOBIOGRAPHIE
D'UN AMOUR

Alexandre Jardin
Gallimard, Paris, 1999,
225 p. ; 24,95 \$

Que dire d'*Autobiographie d'un amour*, le dernier roman d'Alexandre Jardin ? Comme tous les précédents, il trace l'une des voies à emprunter afin de toujours séduire sa femme, malgré la monotonie du quotidien et les sentiments qui s'émoussent. *Spécialiste* de la reconquête amoureuse, Alexandre Jardin offre ici une contrefaçon édulcorée et *psycho-pop* du mythe de Don Juan. En effet, Alexandre (c'est le personnage principal), au début de la trentaine, réalise après sept années de mariage que sa femme ne l'aime plus. Afin de combler son insoutenable soif de passion, il décide donc de la quitter sans crier gare et Jeanne, plantée là avec vaisselle et enfants, continuera à vivre sans attendre le retour du messie, avec toutes ses imperfections. Car elle est évidemment imparfaite, notre Jeanne, toujours troublée, complexée, sourde d'une oreille, un tantinet masochiste et en plus suicidaire. On s'en doute bien, elle devra être réformée, libérée des chaînes qui font entrave à son émancipation amoureuse. Le sauveur apparaîtra sous une autre identité : Octave. Double à l'identité douteuse, Octave parviendra avec force stratagèmes à libérer la belle métamorphosée qui succombera à... Personnages stéréotypés, descriptions qui imitent des cartes postales, exotisme simpliste qui frise le colonialisme, vocabulaire prétentieux et de mauvais goût, tous les ingrédients sont réunis pour rater la sauce. Mégalomane ou

d'une naïveté déconcertante, Alexandre Jardin (et Gallimard) traîne le lecteur en dehors des frontières de la littérature pour le pousser malgré lui aux limites d'un genre ordinairement publié chez d'autres maisons d'éditions, mais qui, soit dit en passant, rapporte.

Sans surprises, l'histoire se déroule selon la logique du roman courtois. Mais l'impossibilité de la rencontre amoureuse qui génère de grandes sensations chez le lecteur lorsqu'il s'agit d'un chef-d'œuvre sert ici de prétexte et non de moteur à Alexandre Jardin pour bâtir son histoire. Ainsi, tout se passe comme si l'auteur, croyant posséder une recette infaillible, avait assaisonné son plat de quelques clichés éculés, sans se donner la peine d'en vérifier la saveur.

Difficile à avaler !

Florence Thomas

LES INVENTÉS

Jean Pierre Girard
L'instant même, Québec,
1999, 296 p. ; 27,50 \$

Disons-le tout net, ça n'est pas souvent qu'on découvre une voix comme celle de Jean Pierre Girard : il est déroutant, éclectique, souvent fascinant. Son premier roman est complexe, foisonnant, pour ne pas dire baroque. En un mot comme en mille, c'est bon.

Premier roman, oui, mais il faut dire que la parution en 1990 d'un premier recueil de nouvelles, *Silences*, Prix Adrienne-Choquette, a fait connaître son auteur. Après s'être consacré au court récit – trois autres recueils de nouvelles ont paru avant ce premier roman –, il se lance donc maintenant dans ce qu'il désigne lui-même comme l'œuvre de sa vie. *Les inventés* est en effet le premier d'une série de huit romans, vaste projet qui pourrait évoquer une cathédrale, à la manière d'Antonio Gaudi.

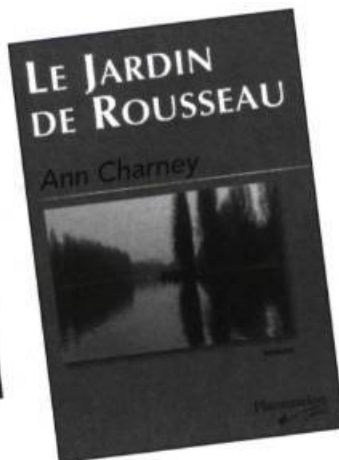
Comment décrire le récit ? Disons que le narrateur, François Jutras, informaticien de son état, parcourt le monde, l'hémisphère Sud en parti-



culier, de contrat en contrat, au service de corporations multinationales. Il conçoit des programmes et construit des réseaux informatiques, ce qui le paie bien. Il est reçu dans les meilleurs milieux. Dans ces voyages, il n'oublie jamais de se munir d'une bonbonne de peinture aérosol, dont il se sert pour « tager » les lieux, monuments et édifices, où le mènent ses pas.

À un autre niveau, le récit est le long monologue que François adresse à sa mère qu'il hait : elle serait coupable à tout le moins d'indifférence à la disparition de son compagnon. L'épisode de la mort du père, fauché par une moissonneuse-batteuse, au cours duquel le narrateur se voit arracher une main dans un geste ultime pour sauver ou du moins atteindre son père est une pièce d'anthologie. François erre depuis, essayant de digérer ce départ prématuré et la perte d'un membre qui fait de lui presque un monstre. On imagine que c'est de là que vient sa fascination pour Frankenstein, de même que son surnom de Frankei. Il y a dans ce roman des réflexions étonnantes sur l'œuvre de Mary Godwin Shelley, sur la monstruosité, l'anormalité et leurs relations avec l'amitié et l'amour. On y trouve également d'étranges réflexions sur Patof mais ça, c'est une autre histoire.

Dans l'ensemble, c'est finalement l'amour, l'amitié et surtout la famille qui occupent le propos. Malgré tout le mal que le narrateur dit de sa mère et la peine causée par la mort du père, jamais le roman ne devient larmoyant. Les



réflexions sur la vie, la mort, l'amour, l'amitié, la littérature et sur la culture sont énoncées avec aplomb et humour. On y trouve la vérité de Louis Hamelin et la folie de Christian Mistral, mais avec une voix unique. Vivement qu'on découvre les sept autres ouvrages de cette octalogie (ou octologie) !

Robert Beauregard

LE JARDIN DE ROUSSEAU

Ann Charney
Trad. de l'anglais
par Hélène Le Beau
Flammarion Québec,
Montréal, 1999,
248 p. ; 23,95 \$

Curieux livre, d'un romantisme assez anodin, dans lequel s'exprime une grande dévotion à Rousseau sur fond de conversations mondaines portant sur les préoccupations artistiques ou intellectuelles des principaux protagonistes... jusqu'à la page 140. Là le rideau s'ouvre enfin sur le drame qui apporte à Claire, l'héroïne, les réponses à l'angoisse qui l'obsède à propos du voyage de sa mère à Paris, il y a plusieurs années.

Comme en un kaléidoscope, les multiples facettes du drame se répercutent chez tous les personnages du roman, traçant à chacun une voie enrichie par la découverte de cette nouvelle vérité.

Je m'étais dit au début, un peu lassé de ces confidences entre femmes : « Heureusement qu'il y a Rousseau pour donner un peu de consistance à ces bavardages » ; mais il fallait poursuivre la lecture

pour découvrir l'intensité d'un dénouement riche en émotions, avant d'abandonner le vieux Rousseau, malade et pitoyable, au malheur de ses derniers jours à Ermenonville.

Jean-Claude Dussault

LOCATAIRES ET SOUS-LOCATAIRES

Hella S. Haasse
Trad. du néerlandais
par Annie Kroon
Actes Sud/Leméac,
Arles/Montréal, 1999,
156 p. ; 22,95 \$

Une maison, grande mais vide, des quidams qui, l'un après l'autre, y transportent leurs pénates : le cadre et quelques personnages sont campés dès le départ. Construit tel un huis clos en pièces détachées, *Locataires et sous-locataires* suit la veine parodique du polar urbain pour explorer le thème de l'étranger-que-l'on-côtoie. Il se trouve qu'ici chacun des personnages trimballe une légère enflure de l'ego, petite pathologie de la vie ordinaire, et fait en songe des rêves macroscopiques. La maison d'A. devient ainsi le lieu choisi où chacun compte prendre son envol, sorte de centrale-des-derniers-espoirs. Au lieu de quoi, on le devine, fomentent en ses murs moult connivences et trahisons. Tour à tour berné, suivant la dure loi des dominos, chacun assistera avec nous au dérèglement systématique et fatal de ces destins tordus.

Mais si nous savons attendre, la suite nous fera connaître une quatrième logeuse, une jeune étudiante préparant un roman historique dont l'action se situe à Rome environ deux siècles avant J.-C., qui relate en quelque sorte la préhistoire des poursuites judiciaires qu'ont subies des milliers d'initiés au culte de Bacchus et de Dionysos. Or, c'est par la dissection que fait l'apprentie romancière de ce « Réveil Dionysiaque » que la trame du récit de Hella S. Haasse prend sa véritable épaisseur. Elle est ce par quoi la petite histoire tend à rejoindre la Grande Histoire, par le biais de la sempiternelle lutte entre les forces de progrès et de

destruction qui anime l'humain depuis sa première cohabitation. Mais cette ouverture, bien que salutaire, tarde à venir dans le roman. Si chacun des personnages est bien campé, s'il s'inscrit méticuleusement dans les délires et les obsessions qui lui sont propres, l'opération se fait sans le recours à une véritable intrigue. La fin venue, toute ficelle révélée, le dénouement tombe quelque peu à plat. Demeure néanmoins au terme de cette lecture une réjouissance impression de voyage vers les contrées lointaines de la Rome antique.

Lyne Gallant

SOLDATS
Leïla Sebbar
Seuil, Paris, 1999,
96 p. ; 21,95 \$

Leïla Sebbar, qui avait raconté précédemment la relation cruelle et amoureuse de l'Algérie et de la France (*La jeune fille au balcon*, Seuil, 1996), élargit son propos pour parcourir, cette fois, divers théâtres guerriers. L'Algérie, violente et déchirée, pleure toujours ses morts, mais Sara-jew, la Tchétchénie, la Palestine, la Somalie alourdissent à leur tour la description. Chaque fois, la guerre saccage l'amour et l'amitié. Chaque fois, l'homme ose haïr, torturer, éviscérer. Chaque fois, les mères pleurent. Chaque fois, ceux qui ont connu l'horreur au cours de leur jeunesse multiplient stérilement les mises en garde. La guerre, toujours, renaît de ses cendres. Leïla Sebbar a beau jeu de conclure : « Si on habille un homme en soldat, il devient un soldat. »

L'écriture, haletante comme un irrépressible sanglot, traduit admirablement les douleurs répandues par la guerre. Elle assouplit ce qu'une ponctuation trop contrôlée aurait exigé, elle noue par le lien invisible de l'émotion tel et tel membres de phrase appa-

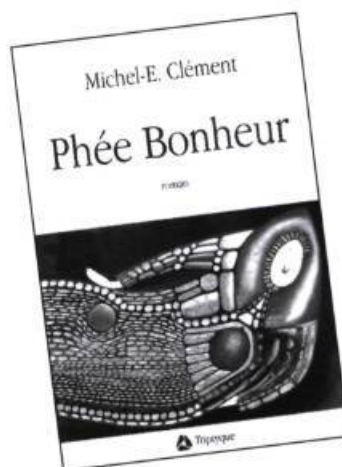
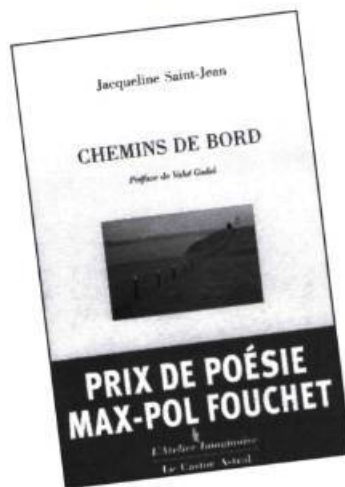
remment sans suite. L'ensemble constitue une émouvante dénonciation de la guerre et de tout ce que l'uniforme fait surgir aux quatre coins du monde. Leïla Sebbar n'a que faire des alignements idéologiques. Elle émeut.

Laurent Laplante

CHEMINS DE BORD/VISAGES MOUVANTS
Jacqueline Saint-Jean
Le Castor Astral, Bordeaux,
1999, 117 p. ; 25,95 \$

Le prix de poésie Max-Pol Fouchet existe depuis 1982. Il est décerné sur manuscrit par un jury international francophone. Guy Rouquet, l'animateur de L'Atelier Imaginaire, veille à ce que le texte primé soit publié et que des animations entourent l'événement. *Chemins de bord* de Jacqueline Saint-Jean a obtenu ce prix en 1999. Préfacé par le poète suisse d'origine arménienne Vahé Godel, le recueil est paru aux éditions du Castor Astral.

Des images de mer, de « naufrages », de tristesse et d'oubli traversent ce recueil d'une grande sensibilité. Jacqueline Saint-Jean y décline, avec un détachement tourné vers l'aveu discret, l'« érosion » de l'âme, l'expérience d'un deuil. Et elle dit : « On s'avance tenu en laisse / par ce chemin de mots étranges / où l'encre fige les visages ». La redécouverte d'un son intime, inscrit en creuset dans la langue, serait vie, horizon, reflux : « De ta langue nomade émerge / ce haut visage usé de sable ». Vents, rivages, rêves, douleurs et la mer « affamée » apprivoisant « les vieux séismes » hantent le livre. Formé de deux suites poétiques qui se complètent, *Chemins de bord* de Jacqueline Saint-Jean évoque, au « bord de la nuit pacifiée », des signes, une jetée, des « balises douces », tout un paysage intérieur en osmose avec ce



parcours d'écriture. En postface l'auteure confie : « Pour celui qui écrit, parfois des livres émergent, étranges balises sur les lignes de fond. » Ces *Chemins de bord* ouvrent des voies, « l'eau des écluses entre les corps ».

Claude Beausoleil

PHÉE BONHEUR
Michel-E. Clément
Triptyque, Montréal, 1999,
283 p. ; 22 \$

Phée Bonheur fait revivre quelques années de la décennie de 1940, soit depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, qui a laissé nombre de victimes et d'éclopés, jusqu'à l'aube des années 1950, où la modernité éclate de toutes parts. Il présente une théorie de personnages plutôt originaux, parmi lesquels se détache l'héroïne éponyme du récit. Ex-institutrice devenue boulangère, Phée Bonheur est « dotée d'une rectitude intérieure peu commune ». Le dernier-né de cette maîtresse femme n'est

par ailleurs pas un enfant comme les autres. Non seulement ne pleure-t-il jamais, mais encore est-il attiré par les aspects non ordinaires de la vie. C'est pourquoi il crée souvent l'émoi dans son milieu.

Le récit de la quotidienneté des choses banales et moins banales de ces campagnards est à l'occasion ponctué d'une note humoristique de bonne venue, visible d'abord dans l'onomastique. On y rencontre un curé du nom de « Dhostie », un fossoyeur prénommé « Lazare » et une famille de vicieux et de cogneurs appelés « Massu ». Au plan géographique, l'action se passe principalement à « Saint-Piedmont », un village situé dans les Basses-Laurentides, voisin de « Sainte-Fumée » et sis à proximité de « Villenoble ». Et l'industrie locale qui fait « vivre » la région s'appelle... la « Deadwilling Tobacco » ! Ailleurs, ce sont les épisodes qui forcent le sourire, tel celui du « cérémonial intime » du savonnage de Béatrice avec un pain sculpté au faciès du *David* de Michel-Ange, ou celui des justes prévisions du poids des nouveau-nés par Alcibiène, qui « se disait Balance dans les signes du zodiaque »...

Mais cette note, inégalement tenue, ne réussit pas toujours à occulter certaines longueurs : si le roman est le « premier volume d'une série à venir » (quatrième de couverture), l'intrigue des tomes suivants devra être resserrée davantage. Tous les éléments sont néanmoins en place pour faire de ce récit une saga haute en couleurs.

Jean-Guy Hudon

LA DÉRIVE DES MÉDUSES
Kim Doré
Les Intouchables, Montréal,
1999, 72 p. ; 12,95 \$

L'auteure a vingt ans. C'est ce que nous apprend l'éditeur en quatrième de couverture et on ne peut que ressentir la détresse révoltée des jeunes de la fin du millénaire dans les forts courants qui traversent cette *Dérive des méduses* d'une

maturité formelle renversante. Nageant dans les mêmes eaux que Nerval, Lautréamont, Rimbaud, Baudelaire et Poe, qu'elle invoque dans sa lente descente au fond des eaux glauques de son siècle, celui d'Auschwitz et du Kosovo, celui des femmes voilées et clitoridectomisées, celui de l'hécatombe du 6 décembre 1989, des piscines hors terre, de l'abri Tempo et du *nintendo*, la poète affiche « le sourire goulé de la Gorgone » pour dire le ventre océanique d'une génération en dérive dans Montréal et dans le « peut-être où [elle] baigne comme [s]on pays » : « nous sommes plusieurs à sourdre des limbes / avec des masques de couleurs / et des couleuvres dans les cheveux ».

Urbaine et contemporaine, la poésie de Kim Doré s'ouvre à toutes les dimensions du réel : elle peut aussi bien « prendre la mort d'un cerf dans [ses] mains » et « accouche[r] d'un teletubbie » que parler du suicide comme « œuvre d'art » et de la misère amérindienne en termes empreints de compassion : « bébé bridé c'est dans ta langue maudite / que je me tais résolument / quand le désolément / jure que tu n'as aucune chance ».

Mais c'est l'aspect métaphysique du recueil qui constitue sa plus grande force : le sentiment d'être « sœur[s] à bout portant » n'est en rien atténué chez celle qui « refuse de pleurer en faisant la vaisselle » et dédie un de ses poèmes les plus déchirants à la poète Josée Yvon, disparue prématurément, mais dont l'œuvre rayonne encore chez des auteures comme Carole David, notamment dans *La maison d'Ophélie*.

Qu'une jeune femme de vingt ans ose mentionner *L'homme rapaillé* dans une allusion à ses propres ambitions créatrices ne peut que réjouir ses sœurs aînées au rythme plus paresseux : « je, cent quarante lieder quatre-vingt-quinze opéras / trois cents nouvelles quatre-vingt-quinze romans / un buste en un jour vingt-sept tableaux par

an / l'Enfer à dix-neuf ans
L'homme rapaillé d'une vie /
j'ai brassé mon sang mon
devoir reste à faire ».

C'est tout un contrat ! On attend impatiemment la suite.

Yolande Villemaire

INTIME FAIBLESSE DES MORTELS

Paul Chamberland
Le Noroît, Saint-Hippolyte,
1999, 52 p. ; 15,95 \$

Nous sommes, avec ces récents poèmes de Paul Chamberland, situés entre *Dans la proximité des choses* (l'Hexagone, 1996) et *Le froid coupant du dehors* (l'Hexagone, 1997). En effet, notre poète-philosophe nous offre ici une écriture très poétique et qui reprend l'idée directrice des fameux *Géogrammes* : l'horreur d'être au monde.

Comme dans la plupart de ses livres, c'est le Poète – nous regardant de sa fameuse distance nietzschéenne – qui nomme un réel condamné au chaos ou indique ce qui nous permettrait d'éviter l'Apocalypse. La Terre est dévastée mais toujours prête à redonner la vie et cela, grâce à la Parole du poète. L'Humain est trop humain : il ne peut cependant tout détruire sur son passage, malgré les Horreurs commises et les carences de la Mémoire, l'inertie des générations passées. Le Vivant ne cesse de surgir de l'immonde : « À la fin de la Terre / un chant s'élève et passe / au-dessus des charniers. » Tout semble être sous l'emprise de la terreur, mais l'humain persévère même s'il court la plupart du temps à sa perte. Paul Chamberland ne peut ainsi s'empêcher d'envisager la beauté du monde. Il nous dit : « Au moment même, est-ce que la seule constellation / de tous les yeux / ne ferait pas de la Terre, accordée de toutes parts / à la saveur humaine, / un diamant habitable ? »

On pourrait facilement reprocher à Paul Chamberland de se répéter, mais il le fait avec subtilité et pertinence dans sa dénonciation des lourdeurs de notre époque.

Gilles Côté



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE

Nouveautés



STÉPHANE-ALBERT BOULAIS
**BLISSE –
LE CYCLE DES
AMOUREUSES**
(contes romanesques)



JEAN-PAUL FILION
**LES CONTERIES
DE JEAN-BEL**
(contes)



ABDELHAK SERHANE
**LE SILENCE EST
DÉJÀ TROP TARD**
(poésie)

Rencontrez nos auteurs. Voyez nos livres
au Salon du livre de l'Outaouais,
du 22 au 26 mars (stand no 99)

au Salon du livre de Québec,
du 12 au 16 avril (stand no 202)

au Salon du livre de Trois-Rivières,
du 27 au 30 avril (stand no 5).

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

MILLE EAUX

Émile Ollivier

Gallimard, Paris, 1999,

174 p. ; 23,95 \$

Qu'est-ce que ce récit adressé à une mère, une femme ? Une voie par laquelle un homme, d'origine haïtienne, tente de retrouver ses fantômes au milieu de ses fantasmes. Sitôt entré dans le flot du roman familial, le lecteur rencontre, entre deux vagues de souvenirs, une voix réflexive établissant tant bien que mal l'enjeu : « Récit de l'impossible accommodation à l'ordre rationnel, à l'ordre temporel, à l'ordre rythmique ». La question devient alors : comment, si je suis privé d'harmonie, lorsque je n'arrive pas à me situer dans le monde, raconter ? Ou mieux : qu'y a-t-il à raconter, qui fuit, inévitablement ? Entre les images – certaines terriblement paralysantes –, des rayures excessives. Sous un texte en apparence tranquille s'entrouvrent des abîmes de blessures que le narrateur, se qualifiant de paléontologue, parvient à nommer, l'une après l'autre, au risque des éclats.

On aura compris la fonction cathartique de *Mille eaux*, ce mot liquide rappelant à l'auteur l'O parfait de son nom. Celui qui écrit son enfance à Port-au-Prince présente un riche mélange des traits de personnalité orale et schizoïde, ce qui s'explique lorsqu'il touche à son scénario d'origine, l'adulte fragmenté et l'enfant à califourchon sur la raie de l'imaginaire se croisant autour d'un abandon encore à intégrer. Le père, Oswald, apparaît d'abord de dos, vu comme de l'intérieur d'une conscience tremblante, puis dans sa bibliothèque avant de mourir, à l'orée de la quarantaine, d'une maladie de reins. Avocat semble-t-il brillant, rhétoriqueur et visionnaire, c'est lui qui déclenche chez le

benjamin de ses onze enfants la pulsion d'écriture en lui faisant prendre contact « avec la langue comme appât ». La mère, Madeleine Souffrant (ce fut bel et bien son nom), profondément déséquilibrée mais apte à vivre toutes les nuances émotives, demeure incapable de faire le travail du deuil et d'accepter que son petit dernier, qui l'aime malgré tout, aime son défunt mari puisque cette affection par-delà la vie brise son rêve incestueux de fusion. Entre ces parents, moult femmes mais surtout Grand'Nancy, la grand-mère qui introduit la force de l'espérance et l'objet-livre dans l'univers de solitude du petit.

Aussi lourds que soient ses passés, on croit un moment le fils incapable de voir les souvenirs autrement que comme des ancrs l'attachant à la mort. Ne pourrait-il pas dynamiser leur actif, les faire fructifier dans la mémoire ? Or, c'est justement ce qui s'accomplit par la sublimation de la géhenne. La langue et l'Histoire, la ville et la mer, rythmées de corps et d'agitations de toutes sortes, deviennent chemins de l'être et du monde auquel il se joint dans le ramage de la vie pulpeuse, grosse de sensations. Le petit et le grand Ollivier émeuvent parce qu'ils savent la « beauté du vent », tourbillon de forces de l'enfance, grande voile d'humanité.

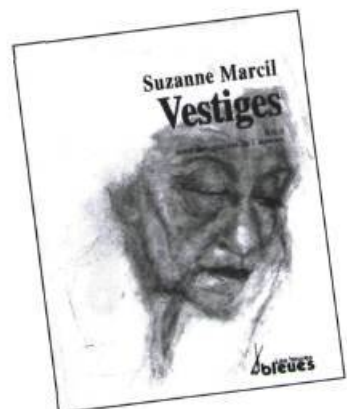
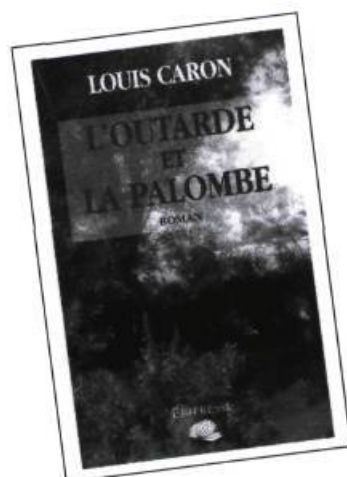
Michel Peterson

L'OUTARDE ET LA PALOMBE

Louis Caron

Édipresse, Montréal, 1999,
187 p. ; 22,95 \$

Amorcée avec *La tuque et le béret* (1992) et *Le bouleau et l'épinette* (1993), la fresque romanesque de Louis Caron, *Les chemins du Nord*, se poursuit avec *L'outarde et la palombe*. Ce troisième tome



dangereuses, tous deux doivent composer avec une situation explosive où s'affiche le farouche esprit individualiste des Français. Dans la France occupée, les pétainistes ou « vichystes » affrontent les gaullistes, les collaborateurs se dressent en face des maquisards et la fourberie des uns s'oppose à l'héroïsme des autres. Il faut aussi tenir compte des cellules communistes comme celle à laquelle appartient Irène, fille d'Henri et rivale de Mathilde. Avec courage et détermination, et beaucoup de chance, le couple sort intact de ce cauchemar. Il prolongera son aventure amoureuse dans le pays de Mathilde, en Haute-Mauricie.

L'outarde et la palombe parvient à une reconstitution crédible de la période évoquée et Louis Caron y manifeste à nouveau, quoique sans éclat particulier, l'aisance scripturale à laquelle il a habitué son lecteur. Au plan de la structure narrative, on notera entre autres détails que des faits concomitants sont souvent racontés en alternance, selon la technique utilisée par de nombreux feuilletonistes de la télévision et par plus d'un réalisateur de cinéma. Le roman se porterait d'ailleurs assez facilement à l'écran et il est à parier que son auteur, qui a déjà connu l'adaptation cinématographique de ses *Fils de la liberté*, y a déjà pensé.

Jean-Guy Hudon

VESTIGES

Suzanne Marcil

L'Instant même/Les heures bleues/Les 400 coups,
Québec/Laval/France, 1999,
78 p. ; 14,95 \$

raconte les tribulations du peintre français Henri Ramier et de la Québécoise Mathilde Bélanger qui se sont épris l'un de l'autre au Québec, malgré les 30 ans qui les séparent. Jugeant bon de retourner dans son Gers natal à l'annonce de la Deuxième Guerre mondiale, Henri entre bientôt dans la Résistance. Mathilde n'est pas en reste qui s'intéresse rapidement et activement au sort de 200 enfants juifs réfugiés dans la clandestinité, près de Riscle. Engagés dans des opérations

Dans un langage direct, simple, dépouillé, Suzanne Marcil, raconte brièvement les derniers mois de la vie d'une vieille dame. Sa grand-mère, apparemment. Annette a 83 ans. Elle est « rangée » par la famille, autorisation officielle en main, dans un mouiroir de luxe pour personnes âgées semi-autonomes. On évoque, pour ne pas l'accueillir chez soi, le manque de place, une vie remplie de mille soucis, ou

le bien-être de la vieille femme. Abandonnée aux bons soins des infirmières, Annette espère toujours que quelqu'un l'appelle et vienne la chercher. Mais chacun est accaparé par sa propre vie et ses difficultés, et la grand-mère s'évanouira un jour. Sa petite-fille, qui n'a jamais pu apaiser le chagrin d'Annette – peut-être n'a-t-elle jamais compris sa grand-mère – n'ira pas aux funérailles. Elle paiera plutôt une spécialiste pour enregistrer sa douleur, puis s'isolera du monde dans une sorte de folie.

L'auteure de *Vestiges*, diplômée en arts visuels de l'Université Concordia, accompagne son texte de dessins qui retracent finement les beaux traits du visage de la grand-mère, mais aussi la désolation de ce corps décharné. Ce corps dont chaque chute laisse Annette gémissante et souffrante, étalée au sol. L'auteure voulait dire au monde entier qu'Annette – cette fabuleuse Annette – fut quelqu'un d'exceptionnel ! Pourtant, combien d'Annette ne rencontre-t-on pas dans les institutions de soins aux personnes âgées ? Combien y placent des parents qu'ils ne sont plus capables de supporter ? Le récit de leur abandon est connu et n'est que trop vrai. Notre monde est inhumain ; il l'est plus encore pour ceux qui, lentement, s'acheminent seuls vers la mort.

Monique Grégoire

KILOMÈTRES

Josée Bilodeau

Les Intouchables, Montréal, 1999, 84 p. ; 14,95 \$

Une délicatesse à fleur de peau court dans ces brefs récits, miniatures du quotidien montréalais d'une jeune femme que des kilomètres séparent de l'espace émotionnel de son enfance dans une petite ville du Nord. Si « l'or du ventre de cette terre se reflète parfois dans le ciel », il irradie aussi tout le recueil d'une lumière qui adoucit les angles d'une réalité complexe. Il y a dans l'écriture de Josée Bilodeau un fin réseau de résonances, une

attention à « ne pas briser l'équilibre fragile de l'échange ». Dans ce premier livre, l'auteure établit subtilement un contrat de lecture qui est du domaine de l'apprivoisement. Tous les récits racontent des moments d'intimité, de la narratrice avec elle-même d'abord, dans la douleur d'une rupture ou la contemplation d'une toile exposée sur le mur d'un café. Mais aussi l'intimité avec les proches, les amies, l'homme qu'elle aime. Au cœur du livre, ce souvenir : la petite sœur qui ne sait pas encore lire, debout sur le seuil de la chambre de la grande sœur absorbée dans sa lecture. La petite attend « la brèche dans l'attention » qui lui permettra de ramener sa sœur à elle. Émouvant chagrin dont on retrouve l'écho transmuté dans la chute du récit : elle-même plongée dans un livre, des années plus tard, elle surprend la même faim d'attention dans le regard du fils de sa sœur et abandonne sa lecture pour aller jouer au hockey avec

le petit garçon. Et c'est encore une variante du même motif quand un homme lit et que la femme qu'elle est devenue peut ainsi « le regarder longtemps sans [l']intimider ». *Kilomètres* est un livre singulièrement touchant. On y entend une voix neuve, rafraîchissante.

Yolande Villemaire

HÔTEL BRISTOL
Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud,
Montréal/Arles, 1999,
90 p. ; 14,95 \$

Ce roman écrit sous forme de lettre nous présente le personnage de Jean-Marc, réfugié à New York le temps d'une fin de semaine. Il a, en fait, quelque chose à raconter, à avouer à un ami psychanalyste « en sabbatique » à Paris. Jean-Marc l'imagine recevant sa lettre, la palpant, cherchant à deviner son contenu. Il tente d'interpréter les moindres réactions de cet ami, le seul selon lui qui

peut comprendre, analyser le « secret » qui va lui être dévoilé, ce quelque chose qui gruge plus ou moins consciemment Jean-Marc depuis fort longtemps et qu'il désire exprimer dans cette lettre-confession écrite, curieusement, devant un miroir...

Ayant aperçu, malgré lui, son reflet dans une vitrine au cours d'une promenade rue Sainte-Catherine, tout un aspect très négatif de son passé le frappe durement, d'où la fuite à New York. C'est essentiellement d'un procès de la famille, de l'héritage génétique qu'il sera question dans ce texte. C'est dire que Jean-Marc a toujours refusé de ressembler à quelqu'un appartenant à son milieu originel. Il tente d'exorciser cet aspect de lui-même par l'écriture, par cette correspondance qu'un vieil ami psychanalyste devrait normalement percer à jour.

Michel Tremblay disait récemment, en entrevue, qu'il avait été frappé par la brièveté, la concision et la richesse des romans de Nina Berberova. Notre populaire romancier a-t-il été, ici, à la hauteur avec ce court roman qui tranche nettement d'avec le foisonnement des précédents ? Laissons, simplement, les lecteurs et lectrices en juger. Toujours est-il que l'on peut regretter l'ambivalence et la profondeur du personnage de Marcel dans *Un objet de beauté* (Leméac/Actes Sud, 1997).

Gilles Côté

LE CRIME DE BLANCHE-NEIGE

Bruno Jobin

Trait d'union, Montréal, 1999, 346 p. ; 24,95 \$

Après Cendrillon et la Belle au bois dormant, Bruno Jobin change d'éditeur et transfère ses contes de fées criminels chez un nouvel éditeur. Cette fois, c'est Blanche-Neige qui est en vedette... Difficile, en lisant les premières pages de ce roman, de ne pas se rappeler *Nikita*, le film de Luc Besson (1990) avec l'extraordinaire Anne Parillaud, repris (scène par scène) par l'Américain

RECHERCHÉE

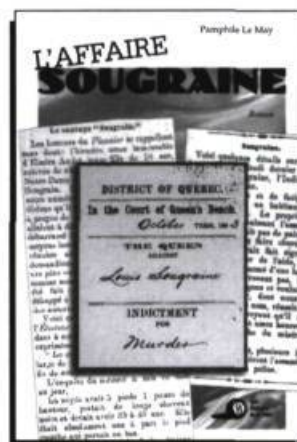
Une jeune fille du nom d'Elmire Audet de Notre-Dame-des-Anges, comté de Portneuf, s'est enfuie au mois de novembre dernier avec un Indien âgé de quarante ans. La jeune fille n'a que seize ans, est une très jolie blonde aux yeux bleus.

Toutes les recherches faites par les parents pour la retrouver sont restées sans succès.

Le Pionnier de Sherbrooke,
22 mars 1883.

L'Affaire Sougraine.
Un roman de
Pamphile Le May

Un épisode de la chronique
judiciaire et une satire de la
bourgeoisie québécoise.



396 p. 23 \$



www.carpediem.qc.ca/lahuit
Distribution Univers :
1-800-859-7474

John Badham, sous le titre de *Point of no Return* (1993), avec Bridget Fonda ; l'histoire a par la suite été adaptée pour la télévision. Dans le roman de Bruno Jobin, une jeune femme séduisante, Blanche-Neige, est enrôlée de force (la vie de son père sert de monnaie d'échange) par une mystérieuse et improbable agence de Services spéciaux. Une série de meurtres inexplicables, la présence d'un journaliste un peu trop futé, et une action qui déboule à toute allure sont les principaux ingrédients de ce polar un peu trop ambitieux. Une fois de plus, car c'est là le défaut principal des trois romans de Bruno Jobin, l'action est envahissante au détriment d'une certaine épaisseur psychologique, les personnages apparaissent le plus souvent comme des marionnettes, des pions dans un jeu de massacre savamment orchestré. Sans qu'il y ait là rien de péjoratif, je dirais que tout ça tient plus de la bande dessinée que du roman. Toutes proportions gardées, le style strictement narratif, presque journalistique de l'auteur, me rappelle celui de Pierre Saurel et de sa série populaire le Manchot. De l'action, de l'action et encore de l'action... Ça ne fait pas nécessairement un bon roman policier ! Et même pour un lecteur qui ne veut pas trop se casser la tête avec toutes sortes de considérations psychologiques ou autres, il reste que l'histoire est longue, les personnages fort nombreux, ce qui fait qu'on a tendance à perdre le fil d'une intrigue qui mériterait d'être resserrée. L'idée de faire une série de romans basés sur les contes de fées est originale. Souhaitons qu'une fois arrivé à Barbe-Bleue ou au Petit Chaperon rouge, l'auteur ait appris à humaniser davantage ses personnages afin qu'on puisse y croire. Pour le moment, ce n'est pas encore le cas.

Norbert Spehner

**ON A RAISON
DE FAIRE LE CAMÉLÉON**
Jean-Marie Poupart
Leméac, Montréal, 1999,
269 p. ; 27,95 \$

Le dernier roman de Jean-Marie Poupart relate l'exécution d'un double contrat de meurtre par un étudiant de 20 ans qui suit des cours de création littéraire dans une université montréalaise : le jeune homme pourra ainsi abolir ses dettes de drogue. Au-delà de cette anecdote de base, *On a raison de faire le caméléon* est une vaste réflexion sur la vie en général et la chose littéraire en particulier. L'écriture, les romanciers, la critique, les étudiants, les professeurs... sont tour à tour soumis à la glose tantôt humoristique, tantôt satirique et parfois vitriolique du narrateur d'abord, qui s'affiche sous le pseudonyme stendhalien de Julien Sorel, et à celle de ses personnages ensuite.

Le roman expose certaines caractéristiques de la postmodernité, telles l'intertextualité et l'autoreprésentation. « Je sais comment torcher un livre pour qu'il soit porté au pinacle », dit par exemple l'écrivain Rufiange. « L'astuce est [...] enfantine [...] Elle consiste à intercaler à chaque paragraphe un terme savant, un mot inusité, une mignardise. » « Votre style est en grande partie tributaire du sien [Rufiange]. Prenez ces énumérations », remarque plus loin la professeure Devlin à propos de Sorel. Or, à côté des mots de la langue standard et populaire, les termes savants et inusités abondent dans le roman, de même que les énumérations en cascades rassemblant le vocabulaire de tous les sujets imaginables. Cette propension lexicale est sans doute l'aspect ludique le plus captivant du roman qui, à cet égard, atteint sa plénitude entre les pages 218 et 229 quand Sorel fait l'inventaire des objets et



personnes qui manquent à son avis dans le décor de Noël du centre commercial du coin. Le texte donne alors dans le délire verbal, dans la logorrhée, dans la conglobation (accumulation turgescente) : seul compte le plaisir d'inscrire les mots, peu importe le conseil de Devlin de « [biffer] les épisodes décoratifs », « d'élaguer » dans les digressions » et de « [miser] sur la sobriété ». Et Sorel le sait bien qui « [aligne les noms] à la queue leu leu pour bâtir les logomachies qui encombrant [son] récit ».

Un livre à lire, et surtout à relire.

Jean-Guy Hudon

LA FEMME DU MENTEUR
Jacques Attali
Fayard, Paris, 1999,
282 p. ; 29,95 \$

Étrange destin que celui de Valentine. Cette fillette grandira dans l'ignorance d'un fait qui, même lorsqu'il lui sera révélé, ne changera rien à l'image du père idéal qui a germé dans sa tête d'enfant. Nourrie de récits de voyages et des rêves de son père, Antoine de Lérieux, Valentine se destine inéluctablement à partager la vie d'un fabulateur : « Antoine mentait au passé. Raoul, lui, mentait au futur. » Véritable mythomane patenté, Raoul roule sa bosse entre Paris et Montverche, petite ville de province où le couple réside. L'incessant va-et-vient de Raoul rythmera la vie et, en quelque sorte, l'accession de la très jeune femme à la vérité. À sa vérité.

La coexistence en Valentine de la vérité et du mensonge en fait un être ambivalent : « Mais nul ne veut jamais voir l'évidence si elle recèle quelque péril. » Vivre aux côtés d'un menteur exige bien sûr la capacité de se mentir à soi-même, car comment supporter autrement un baratineur ? Mais partager l'existence d'un menteur c'est aussi, et surtout, souffrir les boniments d'un Narcisse qui se fout éperdument de tout ce qui n'est pas lui. Enfant carencée puis épouse négligée, Valentine découvre peu à peu le mobile de son excès de confiance : il est toujours difficile d'abandonner les illusions de l'enfance.

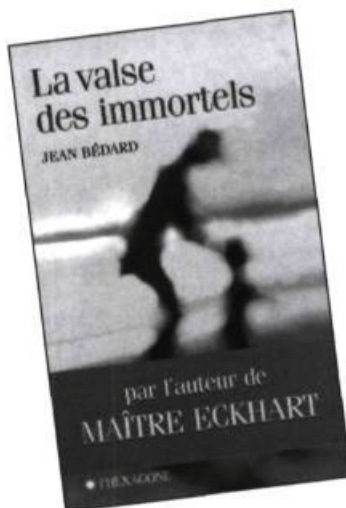
Un mystérieux personnage, dont les propos sont rapportés en italique, commente les jours de Valentine. Cet être clairvoyant, espèce de narrateur omniscient dont on connaîtra l'identité vers la fin, ponctue le récit de ses observations sur l'héroïne, qui refuse longtemps de voir la vérité en face : « Sans doute toute vie, pour être tolérable, passe-t-elle ainsi à côté de ce qui ne doit être su qu'à la fin. Comme si on choisissait en toute lucidité de ne pas détruire le mensonge consolateur [...] » Bref, l'aspect le plus intéressant de *La femme du menteur* tient à certains de ces commentaires, parfois sagaces, parfois faciles, qui suscitent la réflexion.

Sylvie Trotter

**LA VALSE
DES IMMORTELS**
Jean Bédard
L'Hexagone, Montréal,
1999, 120 p. ; 15,95 \$

Ceux que *Maître Eckhart* n'avait pas convaincus du talent de Jean Bédard ne seront probablement pas convertis par son dernier livre. J'ai ouï-dire qu'il aurait eu de mauvaises critiques... Rien de surprenant : les mauvais critiques écrivent de mauvaises critiques ! Mais assez parlé en mal, parlons en bien.

« Avant de raconter un voyage comme celui-là, on doit expliquer la fin dès le début, car sinon on est pris de



terreur. » Voilà comment tout commence. Comme lorsque nous lisons la Genèse, où le péché originel nous est raconté avec cela même qui nous y a plongés, la connaissance, les mots. Exit les amateurs d'intrigues ! Ici, c'est la plus vieille histoire du monde qu'on aura le privilège de relire, sous une nouvelle forme, d'où le titre.

La nouvelle incarnation du peuple sans terre sera une femme sans nom ; son paradis perdu, sa petite fille, morte en bas âge. Alors débutent les errances du personnage, de la forme et du fond, mais n'ayez crainte : l'auteur ne nous abandonne pas. Ses signes ne se découvrent pas facilement et le roman deviendra presque poème : ce sont les chapitres de « l'exil » et de « la traversée des temps modernes ». Nous atteindrons le paroxysme de ces errances dans « la rédemption de la mort ». Dans ce chapitre, ce qui a été dit prendra un sens nouveau. Les noms des personnages qui entouraient l'héroïne changent. Cette folie lui permettra de conclure une nouvelle alliance avec la vie, avec son sens.

Expulsés de ce qui était devenu un poème, nous retombons dans le roman, pour mieux être abandonnés. Le personnage qualifiera ses errances de dépression. Moi, je ne peux qu'employer les mots mêmes de l'auteur pour commenter ces errances : « J'avais pitié de l'âme humaine dans son éphémère chaudron calligraphique. Un poisson frais plongé dans une friture pousse un cri avant que sa peau éclate et que sa chair

s'ouvre. L'homme, lui, s'écrit, du verbe écrire. C'est sa riposte et elle mérite d'être lue. »

Karl Poulin

EN MON DERNIER APRÈS-MIDI

Kaye Gibbons

Trad. de l'anglais

par Sabine Porte

Christian Bourgois, Paris,

1999, 304 p. ; 47,95 \$

« Quand j'étais petite, j'inventais des façons de tuer mon papa. » Ainsi commence *Ellen Foster*, le premier roman de Kaye Gibbons. Cette phrase inaugurerait une œuvre violente qui témoigne de la vie rude des femmes du sud des États-Unis sans en faire des victimes. Son nouveau roman, *En mon dernier après-midi*, est une saga de la guerre de Sécession qui rappelle *Autant en emporte le vent*, l'amour tragique en moins. Kaye Gibbons, née en 1960 en Caroline du Nord, plus précisément à Raleigh où se déroule en partie ce roman,

donne encore la parole à une femme. Peu de temps avant sa mort, Emma Garnet repense sa vie pour l'écrire. Elle se souvient de son enfance à Raleigh, alors qu'elle vivait entre un père monstrueux que seule la négresse Clarice pouvait affronter et une mère raffinée mais soumise. Le mariage lui permettra d'échapper à l'enfer familial. Secondée par Clarice, Emma devient mère et coule des jours heureux aux côtés d'un médecin de bonne famille. Ce qui ne l'empêche pas de se sentir coupable d'avoir abandonné sa mère à un fou qui devient furieux dès qu'il est question de libérer les Noirs. Il ne pourra cependant rien contre la guerre. Le mari médecin portera secours aux victimes, aidé d'Emma Garnet, qui gardera en mémoire la souffrance des hommes ; son évocation donne les pages les plus prenantes du roman.

Kaye Gibbons dénonce la violence dont nous sommes capables comme dans ses romans précédents, mais sans

en retrouver le ton, celui de narratrices issues de milieux pauvres qui s'exprimaient sans fioritures. L'écriture était simple, criante de vérité. Emma Garnet exprime la souffrance, mais l'élégance de la phrase entrave trop souvent le récit des jours difficiles. Trop pour qu'on en soit touché. Pour découvrir l'univers inspiré de l'auteure, il faut lire *Ellen Foster* et *Une femme vertueuse*.

Johanne Jarry

ANNE STILLMAN : LE PROCÈS

Louise Lacoursière

Libre Expression, Montréal,
1999, 399 p. ; 24,95 \$

Anne Stillman est l'épouse de James A. Stillman, un riche banquier américain. En septembre 1920, celui-ci l'accuse d'adultère avec un Amérindien qu'elle avait embauché comme guide et comme contremaître alors qu'elle séjournait en Haute-Mauricie. Le mari dépose donc une demande de divorce et, par la même occasion, il entend renier la paternité de Guy, son plus jeune fils âgé de deux ans. C'est là le point de départ d'une rocambolesque confrontation judiciaire qui opposera les deux époux. Louise Lacoursière, dans cette biographie romancée, rapporte l'enquête que mènent trois journalistes du *New York American* pour couvrir le « procès du siècle ». C'est par le biais de ces journalistes que l'on assiste à la bataille que livre Anne Stillman pour se défendre et, surtout, défendre les droits de succession de son benjamin. On a parfois l'impression d'être témoin de quelque épisode inquisitorial, mais il ne faut pas oublier que le procès en question se déroule au début des années 1920. Le verdict arrive, comme il se doit, tout à la fin du livre. Mais la fin n'en est pas vraiment une, puisque les recours ne sont pas épuisés et que bien des questions restent en suspens. La porte est ouverte à une suite qui, paraît-il, est à venir.

Gaétan Bélanger

La Plume d'Oie

ÉDITION

199, des Pionniers Ouest

Cap-Saint-Ignace (Québec) G0R 1H0

Téléphone et télécopieur : 418-246-3643

Courriel : laplume@globetrotter.qc.ca

Nous serons présentes au
Salon du livre de Québec.

Venez rencontrer nos auteurs.

Nos priorités : l'écoute et le respect

**L'AUBERGE
DES PAUVRES**
Tahar Ben Jelloun
Seuil, Paris, 1999,
295 p. ; 29,95 \$

Encore l'enchantement de Tahar Ben Jelloun. Il semble que l'auteur marocain sache toujours se renouveler ; tel qu'en lui-même, toujours il change. Qu'est-ce que cette *Auberge des pauvres* ? Une histoire en poupées russes. En surface, c'est l'histoire d'un écrivain de province, professeur d'université sans grande envergure. Il est mal marié, c'est son drame. Arrangé par sa famille et celle de sa femme, c'est un mariage où la belle famille se fait envahissante. Ainsi envahi, l'écrivain n'arrive pas à trouver la paix ni la tranquillité nécessaires pour produire son œuvre. C'est en homme désillusionné, amer, qu'il participe un jour à un concours littéraire lancé par le maire de Naples pour célébrer l'entrée de sa ville dans le nouveau millénaire. Il s'agit d'écrire le Roman de Naples. Et voilà que notre écrivain soumet un texte, sans trop se faire d'illusions. À sa grande surprise, il est choisi pour séjourner à Naples et participer à la célébration de la fête napolitaine.

C'est une chance inespérée. Enfin se présente l'occasion de partir, d'échapper à l'étouffement. Dès son arrivée à Naples, il est convié à visiter l'Auberge des pauvres, lieu désaffecté qui fut autrefois cour des miracles. Une vieille y a établi ses pénates. Elle y règne sans partage sur les rats, le capharnaüm et quelques autres locataires. Parmi ceux-ci se trouvent Momo, Sénégalais clandestin et simple d'esprit, et Gino, musicien vieilli et accablé par une peine d'amour.

Le roman est prétexte à raconter les histoires d'amour déçues de la vieille, du narrateur, de Gino. Et ce récit qui

commence lentement finit par s'enrouler sur lui-même, creusant l'âme des personnages jusqu'à la moelle. C'est là qu'on découvre qu'une histoire d'amour en cache toujours une autre, si bien qu'à la fin on se demande si la réalité concrète importe plus que la réalité intérieure de ces humains qui ne cherchent après tout qu'à vivre un peu avant que la mort ne les emporte.

Au-delà de ces histoires d'amour et de quête du bonheur, se dresse un portrait des relations entre les peuples de la Méditerranée. Marocains, Sénégalais, Algériens, Italiens, Français se côtoient dans le roman et pas toujours sans heurts. Les trois grandes religions monothéistes s'y rencontrent aussi, parfois de façon surprenante. Et surtout l'Histoire se charge de rattraper les histoires individuelles. Et c'est ça le génie de Tahar Ben Jelloun.

Robert Beauregard

LE CHEMIN
Armand Spicher
Mon Village, Vulliens, 1999,
316 p. ; 26,95 \$

Pour Marie, seize ans, les montagnes du Jura suisse ne ressemblent pas aux cartes postales. Si l'air y est pur, les têtes et les cœurs des habitants sont rétrécis, cadennés. En ce jour de fin d'année scolaire, Marie la bâtarde décide de s'opposer à cette vie marquée au fer rouge dans laquelle les préjugés des bien-pensants veulent l'emmurer. Elle ne laissera plus personne la harceler ; aux insultes, elle répondra par des coups.

Au cours d'une bagarre, Marie provoque par accident la mort du fils du maire. Enfermée dans un pensionnat éloigné, elle en sort cinq ans plus tard initiée aux amitiés particulières et plus amère que jamais. Devenue journaliste,



elle est envoyée dans son Jura natal couvrir la grève féroce que mènent les ouvriers contre les propriétaires des usines locales. Elle y retrouve Camille, sa seule amie d'enfance, maintenant mariée au fils d'un patron. La mort inutile et bête de Camille, qui met fin à la grève, bouleverse Marie. Sa dérive l'entraînera un temps vers la presse mondaine, puis elle quitte son amant et part en Provence à la recherche du père qu'elle n'a jamais connu. Sa rencontre, à la fois dure et salutaire, lui permettra enfin

de suivre son propre chemin.

Premier roman d'un journaliste suisse, *Le chemin* raconte une *éducation sentimentale* qu'on soupçonne de refléter les préoccupations socio-économiques de l'auteur. Du coup, la vision du monde, les commentaires et les réactions de la narratrice semblent distordus et fort éloignés de la réalité d'une jeune femme qui passe, à travers plusieurs épreuves personnelles, de l'adolescence à la vie adulte. Hybride, le style d'Armand Spicher oscille entre le journalisme et la fiction. Bien que le vaste choix et la précision du vocabulaire accrochent, le nombre incalculable de phrases se terminant par des points d'exclamation ou de suspension agace jusqu'à la limite du supportable.

Linda Amyot

LE LIVRE DES DUNES
Nadine Ltaif
Le Noroît, Saint-Hippolyte,
1999, 75 p. ; 15,95 \$

Lorsque je prends dans mes mains offertes *Le livre des dunes*, je vois, l'ornant, la tonique et attendrissante eau-forte de Mirella Aprahamian, de Beyrouth. Quatre carrés : *Le cœur ouvert*. Quatre cavités par lesquelles j'entre, guidé par la voix sahélienne, dans le souffle très hautement poétique de ces textes d'étoiles brèves.

D'abord, « Le ventre de Noun ». D'erg en erg, j'entends les flots de l'océan primordial de la mythologie égyptienne, lieu de surgissement de l'œuf, peut-être bien de la compassion. C'est alors qu'une femme « plongée au centre de la terre », allégorique, énonce calmement, avec une humilité radieuse, la multiplicité de son exil, la résistance qui la tenaille et la conduit à traverser un enfer dantesque. Car le fond du monde est le sien. Cette femme émigre, dérive et... refuse. La voici donc à un carrefour : Hécate, à l'ombre de qui elle avait amorcé *Entre les fleuves* (1991), revient perpétuer la lumière.

Plus d'amour encore devient nécessaire : « Soleil de

Grenade et Sourire de Lune ». Au départ de ce second poème, on dirait le désespoir. Très vite, l'amour, la vie et les astres, énergies du corps en braises, venues d'aussi loin que la mort, appellent : « Croyez au bonheur / au mouvement du bonheur / et de la souffrance / de la tragédie ou de l'absurde. » Que de beauté violente, que de suave richesse !

Puis vient « Le nom d'Agar », cueillant l'absence, la douleur, ses cris : *l'impossession*. Deux vers : « Il m'est difficile d'être arabe / ou de porter une image en mon nom », provoquent le labeur accompli dignement par la poète. Elle chante : « Je n'arrive plus... », « Il m'est difficile... », « Je ne saurais... », « Je n'ai que... », formules qui reviennent toutes à revenir au doute. *Arabe...* un mot qui résonne comme les sabots d'un cheval claquant dans la mollesse du sable friable, comme le nom de l'esclave d'Abraham. Le fouet de l'air et des nuées.

À traverser ce recueil, à le retraverser, à le parcourir en tous les sens, on découvre peu à peu sa véritable dimension d'espérance, sa conviction profonde qu'au-delà des cultures, rivée à elles, résonnera toujours la voix de l'éternité, de l'humain. C'est pourquoi, en définitive, « [s]eul le chant triomphe / un 'je t'aime' / a capella ». Nous pouvons ensuite graver les ondes du poème de clôture, « Sinaï », pour recevoir, bercés par la *Passion selon saint Matthieu*, « le timbre de la liberté ». Être arabe, peut-être cela signifie-t-il pour la poète surgir des interstices où son nom retrouve son image.

Michel Peterson

LA PETITE HINDOUE
Sylvain Meunier
Guy Saint-Jean, 1999,
215 p. ; 19,95 \$

Sans le talent de Sylvain Meunier, ce survol d'une vie n'aurait été qu'un banal enchaînement linéaire de gestes quotidiens. De celui qui se décrit lui-même comme *le bouffon*, on aurait pu dire, à la César, qu'il s'est cherché, qu'il

a aimé une inadaptée, qu'il a perdu son fils et que la vie l'a échappé. Mais voilà : Sylvain Meunier disloque le temps et le reconstruit, *flashs-back* à l'appui, en un douloureux face à face entre un homme et le vide de son existence. On ne sait trop où s'en va *le bouffon*, quel malheur l'a frappé, s'il est coupable de quelque crime, mais on le découvre peu à peu attachant, sincère et même lucide.

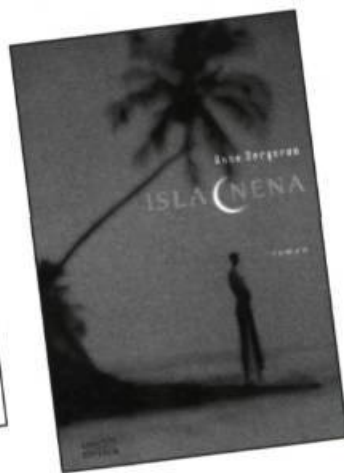
Sylvain Meunier réussit d'un même souffle à ranimer une époque qui déjà bascule dans l'oubli et à y loger un destin précis. Son personnage est à la fois le reflet de son temps et un humain unique. Il semble veule et facile à bousculer, mais, dans la crise, il se comporte plus qu'honorablement. Sans jamais alourdir ou ralentir le récit, l'auteur le meuble pourtant de discussions rugueuses, exigeantes, intelligentes. La religion, le suicide, l'avortement affluent dans le débat, tout comme le désabusement des confrères enseignants fait partie du décor. Telle est la vie.

Sylvain Meunier n'a pas perdu le goût des clins d'œil et des boutades irrévérencieuses, mais il a circonscrit leur rôle dans un drame savamment construit et efficacement raconté.

Laurent Laplante

PREMIÈRE LIGNE
Jean-Marie Laclavetine
Gallimard, Paris, 1999,
241 p. ; 27,95 \$

Dédié « aux écrivains anonymes », ce roman nous parle des affres de la « Littérature ». Cyril Cordouan – éditeur en vue – en a marre de tous ces manuscrits qu'il est obligé de lire, de juger et, surtout, de refuser. Tous ces états d'âme qui lui passent sous le nez l'exaspèrent au plus haut point. Pourquoi tous ces écrits plus ou moins pertinents ? Pourquoi cette pseudo-créativité qui circule dans une liberté nuisible pour les « vrais » écrivains ? « Les manuscrits pullulent. On ne les voit pas, mais ils circulent



autour de nous, ils nous encerclent, nous assiègent discrètement, se déplacent sous des camouflages divers [...] Ils prolifèrent dans la pénombre, se reproduisent entre eux [...] » C'est trop !

Tant les écrivains que les éditeurs sont, ici, observés et critiqués sous tous les angles. Nous sommes en présence d'une satire intelligente, très mordante de ceux et celles qui prétendent écrire, et de ceux et celles qui se permettent de porter des jugements sur l'« Écriture », les ineffables « Mots ».

Écrire nous apparaît, à la limite, comme une maladie à soigner pour toute personne désirant, à tout prix, se faire éditer. Et n'oublions pas, ô comble d'ironie !, que Jean-Marie Laclavetine est, lui-même, membre du comité de lecture des éditions Gallimard...

Gilles Côté

ISLA NENA
Anne Bergeron
Lanctôt éditeur, Outremont,
1999, 234 p. ; 18,95 \$

Voici un joli premier roman d'Anne Bergeron. Un récit tout simple à première vue où exotisme, amour et espionnage sont au rendez-vous. En fait, ce livre a bien plus à offrir : c'est un récit sur la science et la relation entre la vérité et l'intérêt, sur la liberté en amour comme au boulot.

Françoise, archéologue montréalaise, est envoyée en éclaireur pour la mise sur pied d'un site de fouilles sur une

petite île située quelques kilomètres à l'est de Porto Rico. L'enjeu de la recherche est de savoir si les premiers peuples colonisateurs de la Isla Nena, aussi appelée Viesques, étaient, selon la thèse du professeur Nuñez-Banga, originaires de l'Amérique du Sud ou alors, selon l'opinion de Robert Lewis de la Miami University, de l'Amérique du Nord. Évidemment la thèse latino-américaine conforte les thèses nationalistes et indépendantistes, alors que la thèse nord-américaine favorise le maintien du statut de Porto Rico dans l'union américaine. En bonne scientifique québécoise, le cœur de Françoise penche du côté de Nuñez-Banga, mais elle essaie quand même de conserver une indépendance de bon aloi de même que sa liberté de manœuvre.

Les projets de Françoise vont bon train jusqu'au jour où elle trouve en forêt un récipient scellé contenant plusieurs dizaines de kilos de poudre blanche. Ce qui doit arriver arrive. Les propriétaires de la cocaïne débarquent sur l'île pour rentrer en possession de leur bien. Leurs méthodes sont brutales et la chercheuse doit user de ruse et utiliser toutes ses ressources et tout son courage pour faire face à la musique. Cherchant du secours du côté du Québec, de son conjoint et patron, elle ne rencontre qu'indifférence, et c'est un voisin américain soi-disant en vacances sur l'île – en fait agent américain à la recherche de policiers ripoux – qui jouera le bon samaritain.

Romantique tout ça ? Oui, mais il faut dire que c'est intelligent et bien fait ; malgré les maladresses inévitables d'un premier roman, on trouve chez Anne Bergeron une excellente conteuse d'histoires et une commentatrice perspicace de la vie dans les Amériques de la fin du millénaire. Un roman dépayssant et agréable.

Robert Beauregard

À QUOI RÊVENT LES LOUPS

Yasmina Khadra

Julliard, Paris, 1999, 274 p ;
39,95 \$

On ignore qui est Yasmina Khadra, mais on sait qu'il est Algérien et qu'il écrit sous un pseudonyme féminin depuis 1997. Auteur de trois polars et du roman *Les agneaux du Seigneur*, il continue avec *À quoi rêvent les loups* de décrire l'Algérie d'aujourd'hui. Ce roman, écrit de l'intérieur, remonte le temps pour qu'on puisse saisir comment un pays bascule dans l'horreur. On imagine cet homme les mains nues, mais attention : son écriture est aussi puissante qu'une arme.

« Je voulais être acteur juste sur mon lit de mort, me tailler une légende plus grande que ma démesure, postuler aux privilèges des dieux, sinon comment devais-je interpréter que la nature m'ait fait beau et sain comme une divinité. » Oh ! Nafa aura bien un petit rôle, mais au début des années 1990, les productions cinématographiques se font rares à Alger. Il devient donc chauffeur pour une famille riche. La mort d'une jeune prostituée réquisitionnée par un des fils précipite sa sortie. De peur d'être accusé du meurtre, Nafa se terre dans la Casbah. Il renoue avec son rêve en donnant son argent et son passeport à un acteur qui lui promet des rôles à l'étranger. L'arna-

que condamne Nafa à rester à Alger. À partir de là, sa vie déboule. Rêveur éconduit parmi tant d'autres, il devient membre actif du Mouvement islamiste armé. Le sentiment d'importance qu'il y trouve est illusoire. « Sa docilité devenait son unique salut. Il ne devait ni se montrer trop laborieux, ni trop distrait. Juste obéissant. Tel un automate. Répondre quand on le siffle. Parler quand on le lui demande. »

Espérons que Yasmina Khadra survivra. Grâce à ses livres, impossible d'oublier que les tueurs d'aujourd'hui rêvaient peut-être de devenir acteurs. Tant de rêves sont interdits. D'où peut-être ce besoin de vengeance si fort qu'il range les plus avides du côté des criminels.

Johanne Jarry

MONDE NEUF Julos Beaucarne

L'Archipel, Paris, 240 p ;
29,95 \$

Ce livre n'est pas un livre, c'est une invitation. Une invitation au voyage, aux rêves, à la poésie. Il faut appliquer *Monde neuf* comme on se passe un baume pour cautériser certaines plaies, pour ramollir les durillons. Ce livre est une exhortation à penser différemment, à croire au possible. Qu'il est possible de changer les choses de la vie, d'apporter simplement une petite lumière qui embrasera les ténèbres des gens perdus. Sur tous les tons et modes oratoires et vibratoires, Julos Beaucarne chante la vie et sa foi en cette terre. Dire, témoigner, raconter, pour éviter de se terrer derrière sa propre indifférence, retrait insidieux et cruel si largement partagé. Le monde sera neuf. Le 9/9/99 à 9 h 09 pm, à la ferme de Wahenge, Julos Beaucarne présentait son concert d'ouverture du nouveau millénaire. Y soufflait le grand



vent de l'espoir et de la fraternité humaine. Il n'est pas seul à croire à certains possibles, qu'il est réaliste le cri : « Peuples de tous les pays, réunissons-nous ! » Il est difficile de résister à la bourrasque que déchaîne Julos Beaucarne, tant son optimisme et sa détermination sapent nos incertitudes existentielles. Enfourchons nos vélos, gambadons au travers des 36 pagodes post-industrielles, humons le large courant d'air qui décoiffe sans provoquer une grippe de cerveau, pour qu'enfin l'on bâtisse le monde de demain qui transformera nos quotidiens et balaiera le scepticisme et la morosité des êtres qui sont, intimement, de lumière.

Sandra Friedrich

LES MALHEURS DE SOPHIE ET AUTRES ROMANS

Comtesse de Ségur

Présentés

par Paule Constant

L'Archipel, Paris, 1999,
989 p ; 34,95 \$

Sur les étagères de la chambre de mes filles trônent toujours, entre les romans de la Courte échelle et la collection « Frissons » des éditions L'Héritage, plus d'une vingtaine de titres de la célèbre « Bibliothèque rose ». Plus sensible au style de Martine ou de Tintin et peu encline aux Jules Verne, Doc Savage et Bob Morane que je dévorais malgré elle, ma mère se fit un devoir, tout au long de mon enfance, de me pourvoir, dès qu'elle le pouvait, de tous

ces ouvrages à ses yeux inattaquables. On dira ce qu'on voudra : plusieurs pages dépassent largement les plates « Belles histoires vraies » de Confucius ou de Terry Fox publiées par Grolier. Depuis, j'ai grandi et il s'est trouvé sur mon chemin quelques sages personnes pour m'expliquer les aspects racistes et ultramontains des ouvrages de la malheureuse comtesse. Mais après tout, quel livre est sans tache ? Ce ne sont pas les bédésistes qui me contrediront, des amoureux de Bilal ou de Jodorovski à ceux de Mafalda ou d'Achille Talon !

Réfugiée dans son château de Normandie, Sophie Rostopchine ne savait pas que moraliser et transmettre les préjugés (respect de l'ordre et de l'argent, générosité et charité bien senties, antisémitisme, etc.) de sa caste ; elle avait l'immense talent de sublimer son destin individuel dans des récits dont l'efficacité des dialogues et le féminisme averti (non seulement les femmes portent-elles les culottes, mais les petites filles agissent souvent comme de véritables petits Robinson, plus entichées d'aventures dans les bois que de poupées) servent de tremplin à une explication passionnée du monde, de ses joies et de ses vicissitudes, bref aux secrets de ce que Paule Constant, dans sa stimulante présentation, appelle à juste titre « la comédie humaine de l'enfance ».

Datant tous de la première période, c'est-à-dire de l'époque où la comtesse écrit dans le style d'Arnaud Berquin (et non de celle où elle construit dans le style balzacien), les six romans réunis dans ce recueil demeurent en tout cas aussi éternels que les péripéties de Charlie Brown. Pourquoi appartiennent-ils encore aux enfants, alors que ceux de Lewis Carroll, de Swift et de Fénelon sont passés aux rayons des adultes ? Sans doute à cause de leur « hyperréalisme saisissant » (l'expression est de Paule Constant), de leur pragmatisme et de leur vérité nue. Ici, l'histoire conduit au corps de la langue.

Michel Peterson